

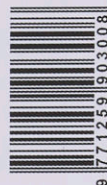
LE 18^e DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 248 - AVRIL 2017 - 2,50 EUROS

**Bichat,
Lariboisière,
le grand
chambardement**

(Page 7)



TATI, C'EST FINI ?

(Dossier p. 2 à 4)

**Promenade
Barbès-Stalingrad :
habitants et
urbanistes
sur le pont** (p. 5)

**Migrants : ceux qui
les aident récoltent
des prunes** (p. 6)

**Goutte d'Or
Le nouveau visage
de la rue Myrha**
(p. 8 et 9)

**Comment aider
les enfants SDF
de Jessaint ?** (p. 10)

**Porte Montmartre
Quand des poissons
font pousser
des légumes à
la Recyclerie** (p. 12)



© Christian Adnin

L'histoire de Tati est indissociable du quartier Barbès où le premier magasin a ouvert il y a 70 ans.

**Porte de Saint-Ouen. Le Hasard ludique
démarre en fête**

(p. 12)

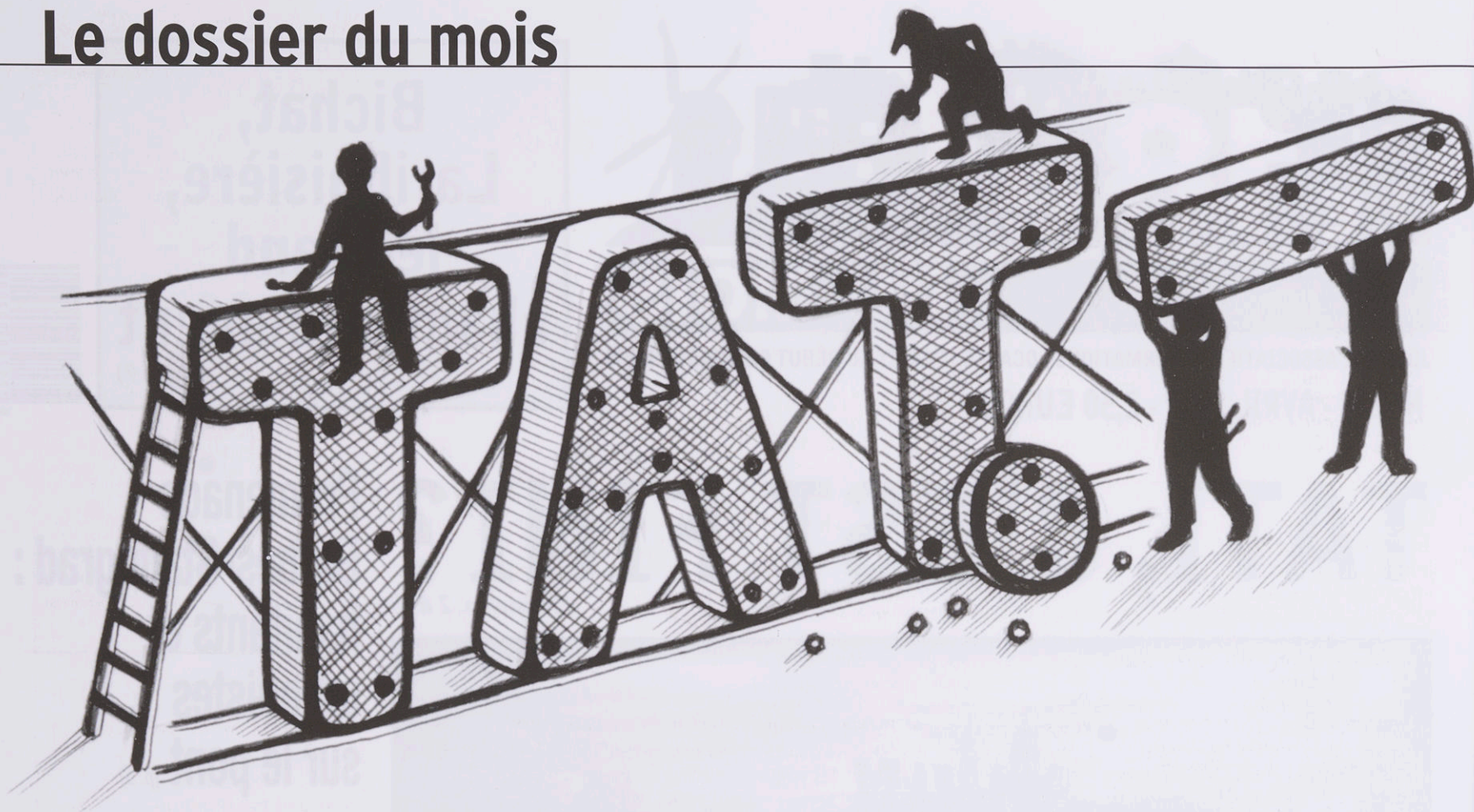
Histoire. En descendant la rue du Mont-Cenis

(p. 18 et 19)

**Écologie. Des enfants du 18^e décernent
un prix littéraire**

(p. 22)

du 1er 20 32711



Tati, c'est fini ?

Le groupe Eram vend sa filiale. Que va-t-il advenir des célèbres magasins de Barbès, les premiers nés de la chaîne ? Ils emploient 90 salariés dans le 18e et y attirent une très nombreuse clientèle.

La stupéfaction était de mise quand la nouvelle est tombée fin février : Tati est en vente ! Mandat a été confié à une banque d'affaires. Sa mission : trouver le repreneur d'Agora, la filiale du célèbre chausseur Eram, qui comprend dans son panier Tati, Giga Store, Degrif'mania et Fabio Lucci. 1 720 salariés et 140 magasins en France (dont 130 pour Tati) sont concernés, dont pas moins de 90 salariés dans le 18e. Le groupe Eram fait état de mauvais résultats financiers et veut jeter l'éponge. Une nouvelle qui peut entraîner le déboulonnement des quatre lettres bleues installées au sommet de l'immeuble à l'angle des boulevards Barbès et de Rochechouart. La fin d'une époque...

Côté syndical, le malaise est palpable : « Depuis l'annonce dans la presse de la mise en vente, jamais la direction n'a jugé bon de convoquer officiellement les représentants du personnel, alors qu'elle en a l'obligation », tempêtent les élus CGT du magasin, qui veulent mandater un cabinet d'expertise pour avoir une vision claire de la situation économique de l'entreprise.

Côté politique, Ian Brossat, élu communiste du 18e, redoute que « la fin de ce symbole mythique du Paris

populaire cause une baisse d'attractivité pour le quartier, ses habitants et ses commerçants ». Il souligne que le magasin de Barbès attire une importante clientèle pas seulement du 18e mais de toute l'Ile-de-France : « Il fait la célébrité du carrefour des boulevards Barbès et Rochechouart et dynamise l'activité commerciale de l'ensemble du secteur ».

Mondialement connu

Car Tati est bien plus qu'une enseigne proposant des articles à bas prix. Le discount a marqué de son empreinte cette partie sud du boulevard Barbès. Le jour, sur les trottoirs bondés, les clients, sacs vichy bleu, blanc rose à la main ceinturent les magasins de vêtements, de parfums, d'accessoires de maison, d'optique et de bijoux. Tant et si bien que pour les habitants du quartier, contourner Tati est devenu un sport. La nuit, une luminosité bleutée tamise le pont du métro aérien, et passer à proximité indique qu'on rentre dans le 18e arrondissement. Le néon aux quatre lettres est visible de très loin, presque depuis la place de la République.

L'installation du premier magasin rue de Steinkerque et l'expansion de la marque sur tout l'îlot a façonné le carrefour Barbès-Rochechouart, aujourd'hui connu dans le monde entier. Une notoriété que les amateurs de rap ont retrouvée dans le vidéo-clip du

groupe 113. Pour sa chanson « Tonton du bled » (1999), la vidéo débute devant un magasin Tati ; une 504 break est garée le long du trottoir. « Vu qu'à Paris j'ai dévalisé tout Tati/J'veis rassasier tout le village même les plus petits/Du tissu et des bijoux pour les jeunes mariés/Et des jouets en pagaille pour les nouveaux-nés. »

Mais au-delà du symbole, la question économique a été déterminante. Fortement concurrencé et en déficit d'image par rapport à H & M, Zara, Kiabi et La Halle aux vêtements, qui ont investi le créneau de la mode à petits prix, Tati avait été au centre d'une crise qui couve depuis les années 1990. En 2004, la famille

Ouaki, propriétaire et fondatrice de la marque, avait décidé de vendre son bien au groupe italien Vetura, propriétaire de la marque Fabio Lucci.

Une saga familiale

Le premier magasin Tati a ouvert à l'angle des rues de Steinkerque et d'Orsel en 1948. Parents fondateurs : Jules Ouaki et sa femme Éléonore Tarnay. Lui, un juif originaire de Tunisie et fraîchement débarqué à Paris après avoir servi dans les Forces navales françaises libres. Elle, fille de réfugiés hongrois immigrés à Paris dans les années 1920.

La saga familiale est revisitée dans les années 1990 par les communicants

Vichy rose et blanc

À l'instar du nom du magasin, l'origine du vichy rose et blanc, véritable marque de reconnaissance de Tati, puise dans plusieurs histoires. La plus répandue : un mix entre l'imprimé des robes portées par Brigitte Bardot dans les années 1950 et un cadeau que Jules Ouaki aurait fait à sa femme Éléonore : un parfum de chez Guerlain enveloppé dans un papier rose et blanc.

Autre origine du Vichy Tati : l'engouement de Jules Ouaki pour les courses de chevaux. Propriétaire d'une

écurie, le patron a baptisé ses chevaux des noms des rues du quartier : Barbès, Rochechouart, Belhomme, Steinkerque. « Vers 1962-1963, lorsque j'ai fait courir des chevaux, je me suis amusé à adapter ces couleurs pour les jockeys : casaque à damiers roses et blancs, toque et manches bleues comme les lettres », racontait l'entrepreneur en 1979. Il aurait testé la possibilité de transformer les jockeys en sorte d'hommes-sandwichs et les courses hippiques en écrans publicitaires à la gloire de Tati ! **N.D.**

L'après Jules : « c'est plus comme avant »

Difficile de succéder à un patron à l'ancienne comme Jules Ouaki. Un an après son décès en 1983, Gregory Ouaki, l'aîné et successeur désigné, meurt aussi. Éléonore, Madame mère, prend les choses en main et, en 1991, confie l'entreprise au plus jeune de ses fils, Fabien. La tâche n'est pas aisée. « Depuis le décès du fondateur, toute la famille se mêle des affaires du groupe. Les deux frères de Jules,

ses cinq enfants et son gendre Hubert Assous co-pilotent l'entreprise dans un joyeux fouteur », décrit le journal *Libération*. « J'ai pris la direction à la demande de maman », confie au quotidien national Fabien Ouaki. « Il fallait protéger l'entreprise de nos bagarres familiales. Je me suis retrouvé en première ligne et je devais faire gaffe : ça tirait dans les couloirs. »

Fabien Ouaki tente de moderniser la maison, qui souffre de la concurren-

ce des Kiabi, Halle aux vêtements, Zara et autres marques. L'heure est à la diversification : Tati Or, Tati Optique, Tati Bonbon. Peine perdue...

En 2004, le groupe Eram et le groupe Vutura reprennent Tati. En 2007, Eram rachète 100 % de Vutura et de ses marques Tati et Fabio Lucci. Aujourd'hui, c'est au tour d'Eram de jeter l'éponge.

N. D.

de l'entreprise, qui souhaitent mettre en avant le mythe du self-made-man immigré parti de rien qui a construit un empire. Ainsi selon l'histoire officielle, le nom Tati proviendrait du prénom de la mère de Jules, Tita. Mais une autre version existe également. « Je voulais utiliser le nom de ma fille : Tita. Je l'ai déposé au Registre du commerce quand j'ai reçu une lettre d'un magasin de confection de la rue Marbœuf qui l'avait déjà déposé, racontait le patriarche à *Libération* en 1979. Ils me proposèrent de le céder contre une somme importante. En m'endormant, je réfléchis qu'il n'y avait pas de raison de payer ces gens-là : j'ai interverti les syllabes. Tita a donné Tati. » Après la mort de « Monsieur Jules », comme l'appelaient ses employés, et sur fond de succession, la légende évolue et la fille se transforme en mère.

L'implantation à Barbès

À la création du premier magasin en 1948, les débuts ne sont pas simples. D'abord parce que les tickets de rationnement textiles ont encore

cours, ensuite parce que la boutique est installée au cœur du marché Saint-Pierre. La concurrence est rude.

Au début des années 1950, Barbès est en pleine transformation et attire depuis des décennies une population aux revenus modestes venant de toute la France et de l'étranger. Après la Seconde Guerre mondiale, l'immigration d'origine maghrébine devient plus importante. En 1954, le quartier compte 18 % d'immigrants, composés aux trois-quarts de Maghrébins.

La carte que va jouer l'entrepreneur dans ce quartier d'immigration : des prix très bas pour des articles qui, au départ, sont essentiellement composés de bonneterie et de linge de maison. Pour obtenir ces prix défiant toute concurrence, Jules Ouaki achète cash sa marchandise qu'il dispose sur des étals.

Les clients peuvent, à l'instar des marchés de fruits et légumes, jeter leur dévolu sur des produits disposés en vrac. Cette formule libre-service est une première et fait mouche. L'enseigne se développe et Jules Ouaki rachète, dans les années 1960,

boutiques et hôtels sur le boulevard de Rochechouart.

L'enseigne y récupère la quasi-intégralité des immeubles du n° 2 au n° 30 et du n° 38 au n° 42, y installant des rayons supplémentaires et des bureaux, y logeant parfois des employés. Le café Le Relais de la rue Belhomme lui appartient et même Le Louxor, ce cinéma alors désaffecté dont la façade art déco se dresse de l'autre côté du métro aérien, au coin du boulevard Magenta. Au début des années 1970, Tati possède 3 000 m² de boutiques.

En 1983, Jules Ouaki meurt et laisse une entreprise familiale de 1 200 employés qui réalise un chiffre d'affaires de 1 milliard de francs. 30 000 à 40 000 clients attirés par les « plus bas prix » se bousculent quotidiennement devant les bacs du boulevard.

En 1978, Tati ouvre un magasin rue de Rennes. En 1979, un autre à République. À la fin des années 1990, l'enseigne possède une dizaine de magasins en province et plus d'une vingtaine de magasins à travers le monde (Afrique du sud, Liban, Suisse,

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

18dumoism@gmail.com

Site : <http://18dumoism.info>

Une permanence est assurée au local du 18e du mois les mardi, mercredi et vendredi de 10 h à 12 h

● Ont collaboré à ce numéro

Christian Adnin, Brigitte Bâtonnier, Séverine Bourguignon, Mehdi Boutier, Tessa Chéry, Samuel Cincinnatus, Sylvie Chatelin, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Dominique Delpirou, Nadia Djabali, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Annie Katz, Maryse Le Bras, Jean-Claude N'Diaye, Camille Sarrot, Sophie Roux, Charlotte Watelet.

● Rédaction en chef : Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

● Correction : Angela Gosmann

● Bureau de l'association :

Noël Boutier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Anne Bayley, secrétaire.

● Communication et réseaux sociaux : Marie-Pierre Nedeleg

● Responsable de la distribution : Anne Bayley, Mathieu Le Floch

● Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

● Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

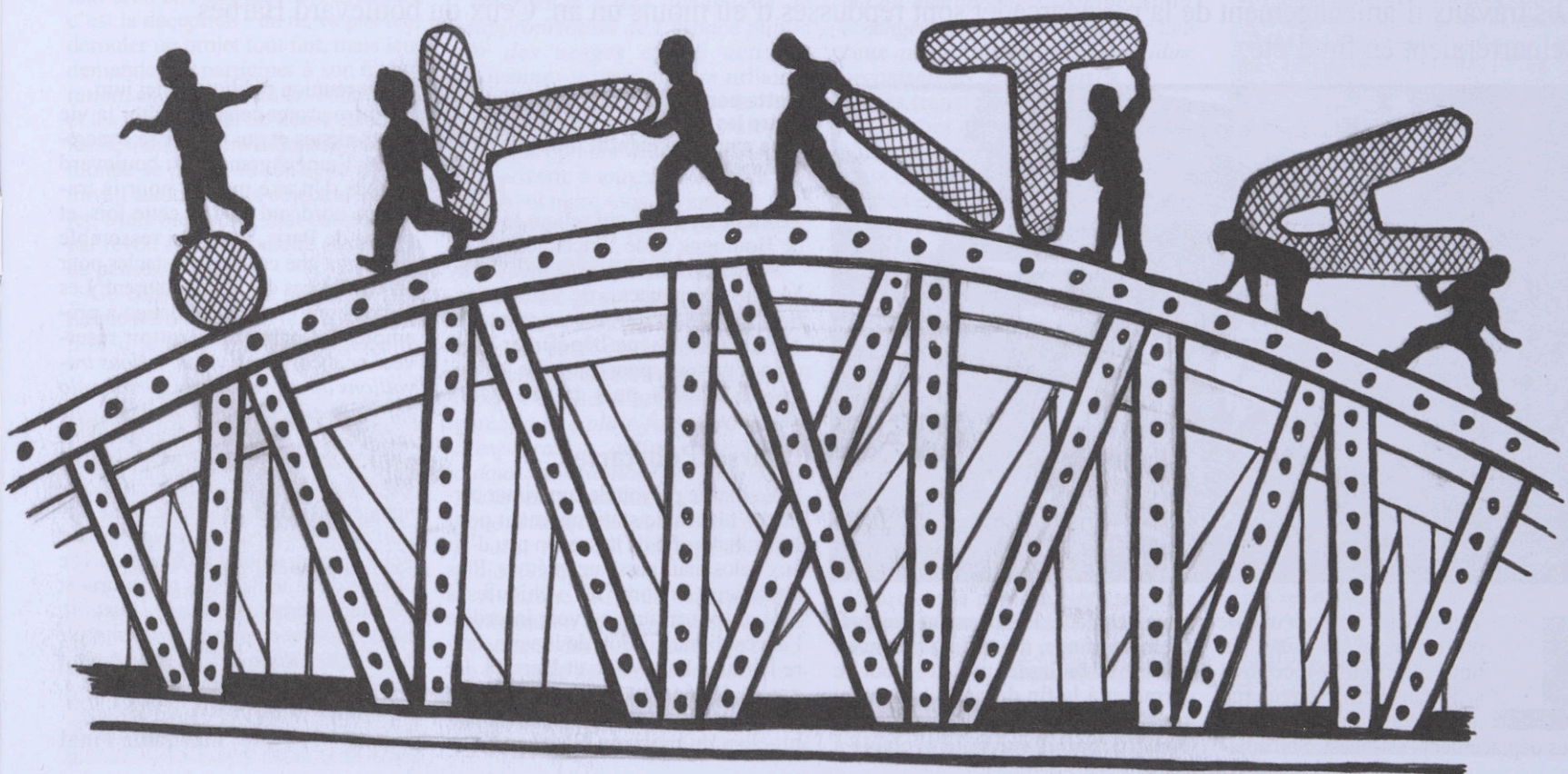
● Directeur de la publication : Christian Adnin

● Fondateurs : Noël Monier et Jean-Yves Rognant

● Rédactrice en chef forever : Marie-Pierre Larrivé

Côte d'Ivoire). En 1998, un magasin ouvre à New York sur la 5e avenue mais cette implantation sera un échec.

Nadia Djabali
Illustrations:
Séverine Bourguignon



Chronique 18e

Tati Tita, on t'a tant aimé !

Dans ce qui était encore notre lointain Jura, feu ma mère connaissait Tati, même si elle n'y était jamais entrée, comme nombre de mères de famille de Bamako ou d'Alger. Il me semble que Tati représentait à ses yeux à peu près la même chose que le Sacré-Cœur ou la tour Eiffel, ou encore les Folies Bergère. Un monument de Paris de toute première importance pour cette femme qui ne distinguait pas culture populaire et culture savante. Nous étions au début des années 1970. Personne n'imaginait que venait de commencer la crise économique dont nous ne sommes toujours pas sortis. Tati, c'est ça aussi, une histoire surgie de la reconstruction du pays après la guerre, poursuivie sans encombre ou presque tout au long des Trente Glorieuses et se prolongeant bien au-delà, mais de plus en plus difficilement, tant ont muté les paradigmes de l'économie-monde, jusqu'à substituer une économie financière à l'économie réelle.

Tati, ce fut longtemps l'optimisme. L'une de mes belles-soeurs, une femme à l'accent franc-comtois excessivement identifiable, à peine s'était-

elle installée à Clichy au début des années 70, lançait régulièrement de véritables razzias en direction de Barbès, là où Tati avait installé ses cavernes d'Ali Baba, à deux pas du marché Saint-Pierre. Elle partait « habiller ses enfants », c'était son expression. Les habiller au moindre coût et sans leur demander leur avis. Elle rentrait chez elle sacs vichy à la main, remplis jusqu'à la gueule, plus fière qu'une reine, pleinement satisfaite des bonnes affaires qu'elle pensait avoir réalisées. Les règles du jeu commercial et le concept de valeur et de fabrication de la richesse étaient moins instables qu'aujourd'hui. Tati, c'était son aventure à elle dans le vaste monde de la farfouille barbesienne. Son truc. Elle y venait toute seule.

Peindre le monde en rose

Au début, elle y mit un certain courage, mais du courage, elle passa rapidement à l'entrain et de l'entrain à la frénésie, sinon à la voracité. Le vrac, le discount permanent, les stocks illimités en libre-service, la chiffe à ciel ouvert, la mode parisienne pour toutes les bourses, tout ça signifiait dans son esprit modernité, coolitude (le

concept n'existait pas), tolérance, libération de la femme par la consommation (oui, oui, ça a vraiment existé dans pas mal de milieux sociaux), curiosité et engouement populaires... Elle se moquait de savoir à côté de qui elle fourrageait frénétiquement dans les bacs à frusques des trottoirs.

Par bien des côtés, Tati rimait avec bonheur. Cette seule idée, quand on y pense, tellement astucieuse de peindre le monde en rose et de le faire miroiter comme une promesse de mieux-être dans les transports en commun de la capitale et de ses banlieues proches et lointaines ! Au sens des affaires, Jules Ouaki, l'homme sans lequel Tati n'aurait jamais existé, ajoutait l'intelligence de son temps et une sorte de ferveur pour la nouveauté.

Il y avait de l'enthousiasme chez

cet homme-là. Soit l'envers de nos technocrates d'aujourd'hui obsédés jusqu'à la dinguerie par l'économie punitive et les ratios digitalisés. Sans rien idéaliser de ce que sont la violence économique et la loi du profit, Ouaki père devait ressembler à ces capitaines d'industrie qui, à peu près à la même période, comprenaient de l'intérieur le langage des machines autant que celui de leurs salariés. Qu'il revienne maintenant, dans un Paris obsédé par le luxe et l'ostentation, à une banque d'affaires de vendre Tati, entre-temps réduit à l'état d'une simple marque elle-même devenue propriété d'Eram, en dit plus long qu'un discours sur l'état du monde. Fort heureusement, ma mère et ma belle-sœur n'en sauront jamais rien.

Daniel Conrod



Tati vu de la terrasse du Louxor : « Par bien des côtés, Tati rimait avec bonheur. »

Cyclistes et piétons en attente de parcours sécurisés

Les travaux d'aménagement de la rue Marcadet sont repoussés d'au moins un an. Ceux du boulevard Barbès démarreraient en fin d'été.



© Christian Adnin

Les cyclistes devront encore patienter un an avant de pouvoir circuler à contresens dans la très longue rue Marcadet, voie stratégique des déplacements est-ouest. Son amé-

nagement, dont le lancement était prévu cette année, devrait commencer, si tout va bien, début 2018 pour se terminer à la fin du premier semestre. Un projet qui s'inscrit dans la construction d'une voie cyclable à

Cette portion de la rue Marcadet, entre les rues Hermel et Lapeyrère, sera peut-être bientôt interdite aux voitures.

l'échelle de Paris qui reliera les bois de Boulogne et de Vincennes.

Actuellement, depuis le métro Guy Moquet, les amateurs de Vélip' et autres bicyclettes doivent emprunter la rue Ordener, sans bénéficier d'un espace protégé, pour rejoindre le boulevard Barbès puis la rue Marx Dormoy.

Course d'obstacles

La mairie prévoit de supprimer certaines places de stationnement pour les voitures afin de laisser un peu d'air aux vélos mais aussi aux piétons. Plus audacieux encore, les véhicules à moteur pourraient se voir interdire l'accès d'une portion de la voie, entre les rues Lapeyrère et Hermel. Le projet de réaménagement sera présenté – et sans doute vivement débattu – lors du prochain Comité vélo et

d'une réunion publique d'ici juin.

Autre projet censé faciliter la vie des cyclistes et qui tarde à se concrétiser : l'aménagement du boulevard Barbès. Un axe majeur pour la traversée nord/sud du 18e cette fois, et même de Paris, mais qui ressemble souvent à une course à obstacles pour les téméraires qui s'y aventurent. Les piétons ont en effet tendance à préempter les parties du trottoir réservées en théorie aux vélos. « Nous travaillons dans le cadre du comité vélo sur la possibilité d'aménager les carrefours qui jalonnent le boulevard pour réduire les conflits entre usagers. Les travaux pourraient commencer dès la réouverture de la station de métro Château Rouge, assure Félix Beppo, adjoint au maire du 18e chargé de la voirie, des transports et des déplacements. « Pour l'instant, nous n'avons eu aucun problème sur ce chantier, donc la livraison devrait avoir lieu comme prévu en août ». C'est déjà ça de pris !

Florianne Finet

La vie du 18e

Civic line : concertation citoyenne pour la promenade Barbès Stalingrad

Après une série d'ateliers urbains, une équipe, coordonnée par l'Atelier d'architecture autogérée (AAA), travaille à l'élaboration du projet Civic line qui doit donner forme et contenu à la « promenade urbaine » entre Barbès et Stalingrad.

Quatre grandes tables avec des papiers, des schémas... et de quoi se restaurer accueillent ce 3 mars les habitants, les associations, les élus dans la salle du centre d'animation La Chapelle. La « séance de travail collaboratif » réunit architectes, opérateurs et partenaires du projet de promenade urbaine, rebaptisé Civic line. Elle est animée par Constantin Petcou, de l'association AAA : celle-ci organise la soirée et coordonne l'équipe pluridisciplinaire qui a remporté l'appel d'offres. Sont associées des compétences très diverses, voire inattendues : architecte, paysagiste, sociologue, développeur de projet, urbaniste, chercheur, maraîcher, cuisinier, étudiant, etc.

Au menu, quatre thèmes de réflexion pour échanger, dialoguer, se projeter dans ce futur parcours de 1,4 km entre Stalingrad et Barbès, reproduit sobrement le long des murs.

Impliquer les habitants

Pour l'instant, l'endroit est ingrat et ne fait pas rêver les riverains venus s'informer. « On n'est pas enthousiaste, on demande à voir » déclarent deux adhérentes d'Action Barbès, tout droit arrivées du 10e. Au départ, c'est la déception : on ne va pas leur dérouler un projet tout fait, mais leur demander de participer à son élaboration, en connaissant les contraintes et les potentialités du lieu. Peu à peu, les hésitations sont dépassées, tout le monde se prend au jeu et se met au travail autour des six objectifs du projet. Mais bien sûr il faut commencer par revoir son vocabulaire et sa façon de penser.

Co-construire est le maître mot qui permettra de donner vie à la proposition d'une série d'aménagements

Parmi les partenaires : AIR, Atelier Georges, BET Oregon, REI, Études et Chantiers, Halage, APPUI, REFER, Alexandre Guilluy, Michael Silly, Doina Petrescu (University of Sheffield), Public Works (Londres), Raumlabor (Berlin), BET Etamine, Maître Cube, Yes We Camp, R-Urban, Actes et Cités, SOS Alterna, Débrouille Compagnie, Recyclab, La Bricollette, Marché sur l'Eau, les Alchimistes, Vergers Urbains, Le 6B, ENSA Paris La Villette, Espace Canopy, Gazibo, ICII. ■



Architectes, opérateurs et habitants ont débattu le 3 mars autour de la promenade urbaine sous la ligne 2 du métro, chacun apportant ses idées pour orienter et enrichir le projet.

publics et paysagers constitués de pôles et de modules mobiles. Ici « l'implication des habitants et des acteurs locaux devrait permettre l'émergence d'une dynamique de réappropriation de l'espace public par des usages et des activités citoyennes » : agriculture urbaine, bibliothèque mobile, cuisine du monde, atelier vélo... seront développés dans une optique de partage des usages, ouverte à tous. Les installations prendront place sous le viaduc et, plus largement, sur les places du parcours.

Des projets évolutifs

AAA est loin d'être inconnu dans le quartier. Dès 2001 ses animateurs, qui sont aussi des habitants, réfléchissent sur leur environnement et créent l'Atelier d'architecture autogérée, « une plate-forme collective d'exploration, action et recherche autour des mutations urbaines et des pratiques culturelles, sociales et politiques émergentes de la ville contemporaine ». C'est ainsi qu'est né le projet Ecobox.

À chaque fois il est fait appel à la participation des habitants, à la prise en compte des difficultés et de l'image dégradée des espaces mais en renversant la vapeur : transformer le négatif en positif en contournant les stéréotypes par des projets nomades

et réversibles, évolutifs. L'architecture autogérée est une architecture de relations, de processus qui, on l'aura compris, « est basée sur une nouvelle forme de démocratie : collaboration, échanges, et des réciprocitys avec tous ceux qui sont intéressés (individus, organisations, institutions) ».

Des transformations très importantes vont remodeler le quartier et changer son image. Pendant les travaux de la RATP sur le viaduc entre Barbès et La Chapelle, le marché va être déplacé vers l'ouest. A cette occasion, un deuxième Civic lab sera installé à l'aplomb du Centre FGO Barbara. Vers le milieu de l'année 2018, place aux travaux de voirie qui vont ensuite se déplacer vers Stalingrad. Et pendant ce temps, la DVD (Direction de la voirie et des déplacements) « imagine et teste des scénarios d'aménagement qui vont impacter fortement la circulation dans le nord, jusqu'à la porte de La Chapelle ». A terme, l'accès à l'hôpital Lariboisière se fera par le boulevard de La Chapelle ainsi que les départs de la gare du Nord, comme si Paris se tournait vers l'extérieur et non plus seulement vers le centre.

Danielle Fournier

□ Atelier d'architecture autogérée, 4 rue du Canada. Dates des prochaines réunions sur www.urbantactics.org

SUR L'AGENDA

Conseil d'arrondissement

Mercredi 26 avril, 18 h 30, salle des mariages de la mairie du 18e. 1 place Jules-Joffrin.

■ Du 3 au 8 avril Ateliers

Chantier d'aménagement du rond-point de La Chapelle pour finaliser la construction de mobilier urbain en troncs d'arbres. Des ateliers construction, plantation, des repas partagés et des événements sont ouverts à tous. Inauguration le 8 avril entre 10 et 14 h. Inscription : pointderassemblement@gmail.com

■ Samedis 8, 22 et 29 avril Balades urbaines

Samedi 8 avril à 15h : Visite de la Porte Montmartre. Rendez-vous à 15 h.
• **Samedi 22 avril à 11h** : Visite du quartier des Puces. Rendez-vous à 15 h.
• **Samedi 29 avril à 15h** : Visite du quartier de la Moskova. Pour toutes ces balades le rendez-vous a lieu au Petit Ney, 10 avenue de la Porte de Montmartre. Réservation au 01 42 62 00 00 ou lecafelitteraire@lepetitney.fr.

■ Du 4 au 29 avril Métiers d'hier et d'aujourd'hui

Exposition sur l'histoire laborieuse et industrielle du quartier. Documents historiques sur des entreprises historiques, industries marquantes, anciens cinémas, marchés et grands magasins du quartier. Bibliothèque Vaclav Havel, esplanade Nathalie Sarraute.

■ Samedi 8 avril Bonne Tambouille

Organisée par les habitants et associations du quartier La Chapelle. Vente de légumes et stands associatifs, de 9 h 30 à 15 h place Mac Orlan.

■ Dimanche 9 avril Foire aux livres

Organisée par l'association Canopy sur la placette du 19 rue Pajol. Vendez vos livres dans une ambiance conviviale et animée. Pour réserver un stand : canopy@labelette.info (2 € pour 1 m20 max.), et au 06 88 31 18 94. 19 rue Pajol, de 11 h à 18 h.

■ Dimanche 16 avril Foulées du 18e

4e Foulées du 18e composées d'un parcours de 800 m pour les enfants et d'un parcours de 10 km pour les adultes. Départ et arrivée à proximité du stade des Poissonniers (2 rue Jean Cocteau). Départ 9 h 30 pour le 10 Km et 10 h 45 pour le 800 m. Tarifs : 800 m enfants : gratuit, 10 km : 14 €. Retrait des dossards : Samedi 15 Avril de 14 h à 18 h et dimanche 16 à partir de 7 h. Lieu : Stade des Poissonniers. Rens. : 06 23 15 31 53 et athlete_sportif@hotmail.fr du 18e

■ Samedi 29 avril 12e Marche des aînés

L'association En marche avec nos aînés (Emana) organise sa sortie annuelle intergénérationnelle avec les habitants du 18e. Balade à Montmartre : départ à 13 h 45, place Constantin-Pecqueur. À partir de 15 h 15 : danses, animation musicale avec Guy Newton à la guitare et Ernest au saxo. 36, rue Hermel. Places limitées, inscription obligatoire : 06 72 44 50 01.

L'aide aux migrants mise à l'amende

Des citoyens qui venaient nourrir des migrants autour du centre d'accueil de La Chapelle ont été verbalisés.

Une interdiction de nourrir les migrants est en vigueur à Vintimille, sous prétexte de normes d'hygiène, nous sommes donc hors-la-loi », disaient les bénévoles il y a quelques semaines à la frontière italienne. Depuis, la maire de Calais a décidé d'interdire les distributions de nourriture et, à Paris, c'est le collectif Solidarité migrants Wilson qui nous alerte : « Après les retraits de couvertures, après les dispersions, après les pierres [posées devant le centre], on passe à l'étape suivante : les migrants sont empêchés de manger ».

Des toits improvisés

Sur place, les abords du centre de la porte de La Chapelle n'ont rien d'humanitaire : l'afflux de migrants qui attendent de pouvoir entrer ou qui simplement se regroupent parce qu'ils ne savent pas où aller est impressionnant. Quelques tentes s'alignent près de la sortie du centre : devant, ceux qui attendent et ceux qui sont à l'intérieur improvisent des passes de foot en riant.

Le soir, ils se glissent entre le grillage d'enceinte et les barrières de canalisation des flux pour dormir au plus près de la porte d'accès qui ne laissera passer, le matin venu, qu'une cinquantaine de personnes au mieux. Quelques couvertures jetées à cheval sur les barrières improvisent un toit.

D'autres attendent plus loin, des ombres parmi les rochers, sous le viaduc ferroviaire, dans l'îlot étroit entre les deux voies du boulevard des Maréchaux. Tous jeunes, souvent regroupés par nationalités, et heureux de parler, de se raconter si on vient vers eux. Et si des associations, des collectifs, de simples citoyens viennent pour donner à manger, la file s'organise et chacun espère un peu de survie.

Stationnement gênant

« Il n'y a eu aucun arrêté pris par la préfecture de police au sujet de la distribution de nourriture. En revanche, nous demandons aux associations de se décaler pour éviter les troubles à l'ordre public. » Évidemment, le carrefour de la porte de La Chapelle n'a pas été prévu pour distribuer de l'aide mais, en l'absence de lieu adéquat, c'est là que se retrouvent ceux qui ont envie de donner un coup de main et ceux qui en ont terriblement besoin. Troubles à l'ordre public ? Si le centre affiche complet, si les migrants ne cessent d'arriver et s'installent où ils peuvent, entre les pierres, les grilles et les voies de circulation, il est vrai que



Des bénévoles apportent un petit-déjeuner aux migrants près de la porte de La Chapelle. Au premier plan Agnès, verbalisée pour stationnement gênant lorsqu'elle est arrivée.

l'espace public est saturé mais l'ordre public en est-il troublé ?

En tout cas, des bénévoles ont bien été verbalisés et ont eu droit à des amendes de 35 € émises par la préfecture lorsqu'ils déchargeaient leur matériel pour le petit-déjeuner, comme tous les matins. C'est ce qui est arrivé à Agnès C. et une autre bénévole le 16 février. Le motif : « Stationnement gênant de véhicule en double file », alors que les deux voitures « étaient garées dans une allée hors circulation », et les conductrices « dans leur voiture, encore chargées du matériel pour la distribution ».

Il s'avère que le 58 boulevard Ney « est un des accès au centre d'accueil. Il ne donne pas directement sur le boulevard lui-même mais sur une allée qui manifestement n'appartient pas au réseau de circulation publique ». Elle ajoute : « Bon, d'accord, ces deux contraventions-là ne se montent qu'à 35 €, 100 € de moins que celles dont on avait pris l'habitude, mais quand même... Et à part ça, on ne cherche pas à décourager ni intimider les bénévoles, non-non. » Il semble que ce soit sans effet, car tous ceux qui viennent régulièrement ou occasionnellement sont unanimes pour se dire « étonnés par le potentiel de solidarité des habitants » et la qualité des rencontres lors de ces « distributions qu'on

tidiennes de chaleur humaine, de sens, de dignité et de rires ».

La fraternité des artistes

Le collectif baptisé Art in the jungle a recouvert une partie des pierres d'un ruban siglé « fragile » puis les tailleurs de « Cœurs de pierre et solidaires », « les pierreux » comme ils se désignent, se sont mis au travail et ont sculpté ces rochers inhospitaliers : « fraternité » prend forme en lettres majuscules, « refusé », « en mémoire de ceux qui ne sont pas arrivés » peut-on lire, au ras du flot de circulation incessant. Et les pierres placées sous le viaduc sont devenues plus accueillantes.

Dans le centre, ce sont les anges bleus de deux artistes du 18e, connues

sous le nom d'Ange & Dam, qui « ont été accueillis par Emmaüs ». « Depuis la nuit des temps, ils se sont taillé une légitime expérience de voyageurs, forcés qu'ils étaient d'aller informer, colporter, démentir les bonnes ou les mauvaises nouvelles, accaparés par des lobbies religieux qui se les étaient appropriés. [...] Les anges sont par définition sans-papiers. Citoyens du monde, leurs particularités, c'est d'avoir des ailes et d'être de toutes les couleurs. Ils volent au secours des idées, véhiculent des informations hors des sentiers battus », écrivait Yves Gautier en 2006. Depuis de nombreuses années ils colorent le 18e et avec Ange & Dam, ils nous parlent à tous de liberté !

Danielle Fournier

Vêtements et matériel de cuisine pour les migrants

L'association Utopia 56 organise des collectes chez plusieurs commerçants et structures associatives du 18e pour les réfugiés, et notamment ceux du centre humanitaire situé porte de la Chapelle. Vous pouvez faire des dons de matériel type sac de couchage, ustensile de cuisine ou table au

bar Kiez (24 rue Vauvenargues) et au centre Fleury Goutte d'Or Barbara (1 rue Fleury). L'association Sierra Prod (20 rue Camille Flammarion) récupère les vêtements et chaussures pour homme tandis que la Cantine du 18e (46 rue Ramey) s'occupe des produits d'hygiène. F.F.

Vent de grogne autour du futur campus hospitalier Paris-Nord

Si personne ne conteste la nécessité de « rééquilibrage de l'offre de soins entre le nord et le sud de Paris », en revanche des questions restent en suspens à propos du devenir de Bichat-Claude Bernard.

Le projet est définitivement lancé : le campus hospitalo-universitaire Grand Paris Nord sera construit sur la ZAC des docks de Saint-Ouen et ouvrira en 2025. Désormais, le financement de 915 millions d'euros est bouclé, le concours d'architecture se prépare.

Lors de la réunion publique du 6 mars dernier à la mairie du 18e, Bernard Jomier, adjoint à la maire de Paris, chargé de la santé a rappelé la « volonté politique de densifier l'offre de soins sur Paris nord et de prioriser des quartiers qui ne l'étaient pas. » « L'AP-HP investit dans les quartiers où elle a pris du retard », insiste Martin Hirsch, son directeur général, évoquant aussi le projet du nouveau Lariboisière, dans le 10e (voir ci-contre). Pour le représentant de l'Agence régionale de santé (ARS), cette double restructuration est une « formidable opportunité, résultat des volontés conjointes de l'AP-HP, de la Ville et de l'État ».

Hôpital du futur

Le futur hôpital comportera près de 1 000 lits et places de médecine, chirurgie et obstétrique (MCO) dont 816 lits d'hospitalisation, en chambres seules modulables pour faire face aux pics d'activité. Sont également prévus un Institut de la transplantation, un « trauma center » pour la prise en charge des patients polytraumatisés, une maternité pour 3 000 accouchements et une maison des patients, hôtel hospitalier de 150 chambres, notamment pour les familles.

L'implantation du nouvel hôpital, proche d'un centre de traitement des déchets ménagers et d'une usine de la CPCU (chauffage urbain) ainsi que la pollution des sols aux hydrocarbures, ont suscité des questions, notamment du Collectif Bichat. Étienne Grass, coordinateur du projet à l'AP-HP a indiqué que la pollution de l'air, vérifiée par Airparif, n'y est pas supérieure à celle du bord du périphérique et que le SYCTOM a un projet de traitement des fumées de sortie et de coffrage. Par ailleurs, Martin Hirsch a confirmé que le coût de dépollution des sols est inclus dans le budget du projet.

Mais les inquiétudes des habitants du 18e sont surtout centrées sur l'avenir de l'hôpital Bichat.

Éric Lejoindre, maire du 18e et Bernard Jomier, ont confirmé qu'u-

Nouveau Lariboisière : un hôpital ouvert sur la ville

Première pierre de la restructuration de l'offre de soins dans le cadre du Grand Paris, la modernisation de l'hôpital historique va mettre le quartier en valeur.

Ambiance tout sourire lors de la réunion publique organisée le 23 mars à l'intention des riverains et des personnels de l'hôpital Lariboisière ! Le projet des architectes du cabinet Brunet-Saunier et son associé Bernard Desmoulin réunit tous les critères requis pour une structure hospitalière moderne, tant au plan médical qu'architectural. L'AP-HP investit 315 millions d'euros pour construire 43 200 m² et restructurer 8 300 m² afin de permettre une prise en charge complète des patients. Au total, l'hôpital comportera 610 lits ce qui réduit de 20 % l'hospitalisation mais les séjours ambulatoires seront favorisés. La nouvelle maternité passera de 2 700 à 3 200 naissances par an et les urgences de 100 000 à 140 000 personnes. Bénédicte Isabey, directrice de Lariboisière, cet hôpital « très important et très sollicité, il a un très bel avenir qu'il ne peut accomplir en l'état ». Elle prend l'exemple des urgences, distantes de 800 m de l'unité de soins de courte durée, de la chirurgie située au troisième sous-sol, du système pavillonnaire largement dépassé. « C'est un nouveau fonctionnement qui entraîne un projet médical à refaire, les durées de



L'entrée principale de l'hôpital Lariboisière sera située boulevard de La Chapelle.

séjour diminuent mais il faut davantage de plateaux techniques ».

Pôle d'excellence

Le professeur Rémy Nizard, président de la commission médicale d'établissement a insisté sur le renforcement des spécialités de l'hôpital : les pathologies aiguës d'urgence, les neurosciences et l'appareil locomoteur, ainsi que la chirurgie orthopédique. Rémi Féraud, maire du 10e relève que la rénovation « s'inscrit dans un cadre urbain plus large et constitue

un élément d'excellence de l'arrondissement ». En effet, l'entrée principale de Lariboisière sera située boulevard de La Chapelle, avec une façade ouverte et contemporaine. Dès le premier trimestre 2018, le bâtiment Morax, à l'angle des rues de Maubeuge et Ambroise Paré sera reconstruit, pour être ouvert début 2019. Puis le nouveau Lariboisière sera construit, à l'angle du boulevard de La Chapelle et de la rue de Maubeuge, de la mi-2019 à 2022.

A. K.

ne offre de soins de suite et de long séjour serait prévue sur le site Claude Bernard, boulevard Ney, 400 lits devant y être maintenus. Certains soins de proximité, comme la dialyse pourraient y être effectués. Tous les intervenants ont affirmé que la réflexion est toujours en cours pour cet établissement et peut se prolonger sur les cinq à dix ans à venir.

Au sujet du transfert des urgences

dans le nouvel hôpital, Bernard Jomier a rappelé que le recours massif à ces services est dû à l'absence de réponse de la médecine de ville et qu'il « faut remettre en amont un système permettant les soins urgents ».

Sur la question des emplois, Martin Hirsch a rappelé l'engagement de les maintenir au sein de l'AP-HP mais « bien entendu, il peut y avoir des changements d'un service à l'autre

ou d'un lieu à l'autre ».

Sur la destination future du site Bichat-Claude Bernard, les avis et questions peuvent être déposés sur le site : campus-hopital-grandparis-nord.fr

D'autant que Martin Hirsch a confirmé qu'à l'heure actuelle, le financement de cette partie du projet n'est pas bouclé.

Annie Katz

Goutte d'Or-Château-Rouge

Le nouveau visage de la rue Myrha

Gentrification selon les uns, reflet de la diversité du quartier pour les autres, designers, libraires, graphistes, créateurs en tous genres viennent s'installer rue Myrha parmi les commerces et restaurants africains.



Reportage photo Jean-Claude N'Diaye

Plats à petits prix au Myrha, pour pouvoir accueillir tous les habitants du quartier.

Au cœur de la Goutte d'Or, la rue Myrha incarne la mixité et le métissage de ce secteur du 18^e arrondissement. On y trouve ainsi des boutiques ethniques comme les coiffeurs afro, les vendeurs de cosmétiques et de tissus africains (wax, bazin et autres étoffes multicolores), des magasins de téléphonie, des superettes de produits exotiques...

Depuis quelques années, la restauration du quartier attire de nouveaux commerces, de nouveaux acteurs, de nouvelles populations. En 2005, la cave de Don Doudine avait ouvert la voie, au 38 de la rue d'abord, puis au 16 depuis six ans, proposant, entre ses vins soigneusement choisis, les belles créations de bijoux et vêtements de Fanny, l'épouse du caviste Michel Kachintzeff. Aujourd'hui sont arrivés

de nouveaux acteurs - restaurateurs, libraires, designers, stylistes, entrepreneurs... - qui apportent un nouvel élan au quartier et partagent tous l'envie de créer du lien entre toutes les populations. Notamment, la boutique de chaussure Sawa Shoes, les concepts stores Maison Château Rouge et Cocobohème, la librairie La Régulière, le disquaire Pala Pala Music, la cantine restaurant Le Myrha, et encore, derrière sa discrète vitrine, le studio de création graphique Pilote

Bouquins et petits plats

Parmi eux, Alice et Julia sont les deux initiatrices et gérantes de La Régulière, qui a ouvert le 18 octobre dernier au 43 rue Myrha (*Le 18^e du mois* d'octobre). Habitantes du quartier depuis neuf ans, elles partageaient le projet commun d'ouvrir une librairie. Pour rendre la culture encore plus alléchante, elles ont imaginé d'associer sur un même espace une librairie

et ce qu'elles appellent une buvette, une manière de salon de thé où l'on peut déguster parmi les bouquins une tranche de gâteau en sirotant thé, café, jus de fruit, de bissap ou de gingembre. Elles ont voulu un lieu accueillant où chacun se sent le bienvenu.

Après avoir réussi son pari de cantine bio dans le 11^e, Augustin Legrand et sa tribu ont ouvert, début 2017, un nouveau restaurant *Le Myrha* (voir *Le 18^e du mois* de février). Le principe est le même, c'est-à-dire proposer une alimentation de qualité avec des produits sains et de saisons à des prix très abordables. Les « bobos » du quartier ont vite repéré l'endroit, mais l'espace est aménagé de sorte à attirer tous les riverains. De belles baies vitrées mettent en valeur le restaurant qui dispose de grandes tables communes. Fernand, qui habite en Seine-et-Marne mais travaille dans le quartier, est venu manger au Myrha pour la première

fois avec un regard curieux. « *Ce qui m'a attiré dans ce restaurant, dit-il, c'est sa disposition. Ça communique entre l'intérieur et l'extérieur* ».

L'autre rue de la mode

Les nouveaux commerces de la rue Myrha proposent aussi une ouverture vers la mode et le design. Le quartier est reconnu comme une place commerciale importante pour les diasporas africaines et la mode africaine y a de longue date trouvé sa place : la rue Myrha compte de nombreux tailleurs et des grossistes de tissus africains. Les boutiques Sawa Shoes et Maison Château Rouge partagent cette volonté de promouvoir la mode africaine tout en ajoutant leur touche personnelle.

Située au 37 rue Myrha, Sawa Shoes, gérée par Mehdi Slimani, expose toutes les collections de chaussures de la marque. Sa spécificité : proposer des tennis made in Africa. La



Les tennis de Sawa shoes sont fabriquées en Afrique avec des matériaux locaux.



À La Régulière, on grignote des gâteaux entre les bouquins.



Les frères Fofana ont créé le label de mode Maison Château-Rouge.



Chez Cocobohème, la designer Catherine Fouchard crée des objets made in France.

démarche est simple mais néanmoins inédite. La marque achète la matière première en Afrique puis la transforme dans des usines locales pour fabriquer des tennis mélangeant cuirs et tissus dans un style urbain et coloré. Ainsi comme l'explique Mehdi Slimani, « toute valeur ajoutée sur place bénéficie au continent. »

Les frères Youssouf et Mamadou Fofana partagent aussi ce désir d'apporter leur part au développement de l'Afrique. Ils ont d'abord créé l'association Les Oiseaux migrants qui participe à la promotion d'entreprises africaines, avec notamment le lancement d'une marque de jus de bissap, boisson populaire en Afrique de l'Ouest, qu'ils produisent au Sénégal. Puis les deux entrepreneurs ont imaginé un label de mode, Maison Château Rouge, qui invente des vêtements colorés en wax. Ils achètent ce tissu directement dans le quartier pour réaliser de beaux tee-shirts inspirés par

les maillots de sport. Leur boutique, qui a ouvert l'année dernière, est une curiosité à découvrir. Ils y exposent leur collection ainsi que divers articles comme des bijoux, des magazines et des livres qui célèbrent toujours la culture africaine.

Les boutiques deviennent pour ces créateurs à la fois un atelier pour leurs créations, un bureau et un point de vente pour les clients. C'est le cas pour Catherine Fouchard qui est designer. Elle a créé la marque Cocobohème en 2006. La boutique, initialement installée rue de Jessaint, a déménagé au 38 de la rue Myrha depuis quelques mois (l'ancienne boutique est devenue un restaurant, Le Chien de la lune, géré par Christian le mari de Catherine). Celle-ci expose des objets d'éco-design made in France qu'elle dessine elle-même, ainsi que plusieurs gammes de produits exigeants comme des tisanes bios, des objets déco de créateurs, etc.

L'arrivée de ces nouvelles boutiques coïncide avec une transformation du quartier Barbès-Goutte d'Or. Les pouvoirs publics ont cherché à le décloisonner, notamment en soutenant une diversification des commerces. Contrairement à de nouveaux endroits comme la brasserie Le Barbès, qui par ses prix, décourage les plus modestes, ces nouveaux commerces cherchent à s'ouvrir à tous.

Contre toute discrimination

Alice et Julia de La Régulière veulent créer du lien avec les habitants, ne pas rester dans leur bulle. Elles mettent en place des ateliers gratuits destinés aux enfants et aux adultes. Elles ont accueilli récemment le collectif *Dessins sans papiers* qui organise des ateliers de dessin sur les camps de réfugiés parisiens et dans les centres d'hébergement. Les réfugiés ont été invités à s'exprimer à travers ces dessins qui ont été en suite

exposés dans la librairie. Ils ont aussi été rassemblés, complétés de plusieurs témoignages, dans un livre, réalisé grâce à un crowdfunding, et vendu à la librairie au profit d'associations qui accompagnent les migrants.

Louise, habitante du 14^e arrondissement, fréquente le quartier où elle se sent bien. En attendant son cours d'arabe, qu'elle suit à l'Institut des cultures d'islam, elle est venue boire un café et profiter de la bonne ambiance du Myrha qu'elle a découvert récemment. Elle apprécie « l'originalité de la carte et le mélange des saveurs dans les plats » du restaurant.

Si les scepticismes existaient face à l'ouverture du Myrha par exemple, d'autres sont déjà convaincus du projet. Comme un cafetier du quartier me l'a confié : « Ils ont réconcilié le bio avec des prix raisonnables. Maintenant manger un grec ou un plat bio, ça revient à presque pareil. » !

Mehdi Bouttier

Goutte d'Or-Château-Rouge

Comment aider les enfants SDF de Jessaint ?

Un groupe d'enfants, probablement marocains, sans domicile et toxicomanes, vit depuis cet hiver dans les rues du quartier. Éducateurs et élus cherchent des solutions pour un phénomène inédit dans la capitale.

Ils ont entre 9 et 14 ans, ils vivent dans la rue, se nourrissent comme ils peuvent et dorment là où ils trouvent une place, dans une Autolib', sous un porche, dans une laverie. Où sont les parents ? Personne ne le sait, sans doute restés au Maroc.

Plus inquiétant : ces gosses sniffent de la colle, sont violents vis-à-vis des autres et vis-à-vis d'eux-mêmes. Leur état de santé est alarmant : ils vivent dans la rue depuis si longtemps que leur morphologie ne correspond plus à leur âge. On parle ici de vieillissement prématuré.

Ils seraient partis de Tanger pour les plus jeunes et de Fez pour les plus âgés et ont échoué dans les rues de la Goutte d'Or du côté des squares de Jessaint et Alain Bashung.

La préfecture a enquêté et, à sa connaissance, ces enfants ne sont pas arrivés via un réseau organisé de traite d'êtres humains. Ils ont d'abord débarqué en Espagne, où ils ont un temps été pris en charge par l'équi-

valent de l'aide sociale à l'enfance. Puis ils ont repris la route vers le Nord. Plusieurs centaines de ces enfants ont été signalés en Suède. Certains se sont arrêtés à Paris où on en dénombre environ 25. La municipalité tente de trouver des solutions pour un phénomène jusqu'ici inédit dans la capitale.

Une réunion d'information s'est tenue à la mairie du 18e. Aux manettes : Colombe Brossel, adjointe d'Anne Hidalgo chargée de la sécurité et de la prévention, et Éric Lejoindre, maire du 18e. Objectif : faire un point avec les associations et des habitants de la Goutte d'Or.

Manger, dormir, se laver

Depuis plusieurs semaines, deux structures d'aide aux enfants des rues, dont l'association Hors la rue, sont sur la brèche et tentent d'établir un contact régulier. Il faut d'abord s'occuper de leurs besoins primaires : manger, dormir, se laver, pour ensuite mettre en place les prémisses d'un accompagnement éducatif. Selon les soirs, de un à huit d'entre eux ont accepté de se rendre dans un centre

d'accueil de nuit. Petite victoire : les éducateurs indiquent qu'ils commencent à établir des petits échanges autour d'une éventuelle scolarisation. Mais tout cela reste très ténu.

Car pour le moment les enfants sont rétifs et refusent la prise en charge qui existe au titre des mineurs isolés étrangers. Comme ils ne se coulent pas du tout dans le droit commun de l'aide sociale à l'enfance, explique-t-on à la mairie, il faut préalablement créer une antichambre au droit commun.

« Nous allons travailler sur un dispositif qui n'existe pas encore à Paris », annonce Colombe Brossel. Notamment sur un centre d'accueil de jour, incluant une prise en charge sanitaire. « Il y a également les questions de droit », ajoute Éric Lejoindre. Car compte tenu de leur âge et de l'absence des parents, même pour les soigner il faut une décision de justice. »

Ils n'ont peur de rien

À la Goutte d'Or, le comportement agressif de ces enfants crée des frictions avec les habitants, notamment avec les jeunes du quartier. « Ils vont dans le Lavomatic et dépouillent les gens. Quand ils sont dans la rue, ils braquent les passants, ils n'ont peur

de rien. S'ils continuent comme cela, ça risque de très mal finir », s'inquiète une responsable associative.

« Que doit-on dire quand quelqu'un nous demande comment réagir lorsqu'il croise un de ces gosses ? » interroge un autre. Téléphoner à la police en composant le 17, recommande la mairie. « Il est également possible », précise Colombe Brossel, de signaler la présence de ces jeunes en composant le 119, numéro d'Enfance en danger. Les interlocuteurs sont informés du dispositif et transmettent l'information directement à la cellule de recueil des informations préoccupantes de l'aide sociale à l'enfance. »

Toutes les pistes sont évoquées, notamment demander l'expertise des associations marocaines, d'Amérique du sud voire des Philippines qui travaillent avec les enfants des rues depuis des décennies. Face à cette situation exceptionnelle, tout le monde tâtonne mais tous les acteurs présents à la réunion conviennent qu'il faut trouver des mesures adaptées. Afin que ces enfants accrocs aux solvants sortent de l'extrême violence de leurs conditions de vie.

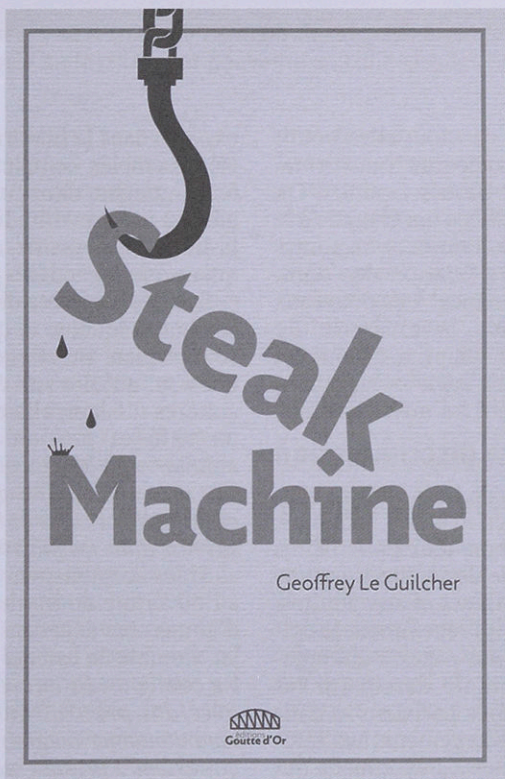
Nadia Djabali

"BRILLANT"

LE CANARD ENCHAÎNÉ

"UN LIVRE QUI SE DÉVORE D'UNE TRAITE"

LE MONDE



L'argent du beurre



Pierre Coulon va pouvoir fabriquer beurre, laitages et fromages dans le 18e.

Il a gagné son pari, Pierre Coulon. D'ici quelques mois, il fabriquera dans le 18e du beurre, des yaourts et des fromages. La collecte sur le site de financement collectif Kisskissbankbank a dépassé l'objectif fixé de 40 000 €, pourtant très élevé pour ce genre d'opération. En 45 jours, 677

« kissbankers » ont apporté très exactement 41 739 €. Parmi ces donateurs figurent sans aucun doute des lecteurs du 18e du mois (certains nous l'ont dit). Maintenant, on attend impatiemment l'ouverture de la fromagerie, sans doute à l'automne prochain si tout va bien.

MOF

La Chapelle

Découvrir sur le net l'histoire de La Chapelle

Réalisé avec la participation des habitants, un fond documentaire permet de voyager dans le passé, le présent et l'avenir du quartier.



© Jean-Claude N'Diaye

Autour de Julien Broquet, médiateur numérique (2e à partir de la droite), l'équipe de la bibliothèque Vaclav Havel investie dans le projet d'archivage de l'histoire du quartier sur Internet.

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la grande et la petite histoire de La Chapelle est maintenant visible en ligne, sur des sites dédiés. Julien Broquet et plusieurs de ses collègues de la bibliothèque Vaclav Havel, soutenus par son directeur Alain Maenen, se sont passionnés pour ce projet au vu de l'impressionnante quantité de documents collectés dans ce quartier où les habitants partagent un fort sentiment d'appartenance. À la fois enclavé entre les voies ferrées des lignes Paris-Nord et Paris-Est d'une part et le boulevard de La Chapelle d'autre part et en pleine mouvance, il possède une histoire très riche.

Pistes multiples

L'idée est partie de discussions avec les usagers de la bibliothèque, très attachés à leur quartier.

Julien Broquet, qui l'a rejointe en janvier 2014 en qualité de médiateur numérique, prend contact avec les archives de la Ville et plusieurs bibliothèques patrimoniales parisiennes. Il collecte ainsi des documents, principalement iconographiques.

Parallèlement, dans le cadre du portage des livres à domicile, des témoignages de personnes âgées sont recueillis. Une vieille dame raconte

ainsi que, petite fille, elle allait avec sa mère au grand magasin Les enfants de La Chapelle au 94 de la rue du même nom. Des photos sont aussi collectées lors des balades organisées par la bibliothèque dans le quartier et lors d'une résidence d'artistes du collectif « Si c'était ma rue » en novembre 2016.

À portée de clic

Deux portes d'entrée permettent d'accéder à ce fond de quartier : la carte interactive sur le blog de la bibliothèque, organisée par thèmes (vie de quartier, histoire de La Chapelle, usine à gaz, crime à La Chapelle) et le compte Flickr⁽¹⁾. Cet impressionnant fond iconographique va des barricades de la Commune en 1871 rue de La Chapelle aux fresques du mur Ordener de nos jours, en passant par les photos de classe de l'école Jean Cottin en 1926. On y apprend par exemple que, du 26 septembre au 2 octobre 1924, « l'idole du public » de l'époque, Jackie Coogan, faisait l'affiche du cinéma Le Capitole avec son film *L'enfant du cirque*.

Tous les documents (photos, plans, menus de restaurant, programmes de cinéma, témoignages sonores) sont libres de droits car tombés dans le domaine public ; les sources sont clairement citées. Les documents pro-

viennent des archives et de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris ainsi que d'une collaboration avec la RATP et l'Arsenal (Centre d'information, de documentation et d'exposition d'urbanisme et d'architecture de Paris et de la métropole parisienne), ou encore de particuliers. Le fond est actuellement constitué d'environ 500 photos et s'enrichit tous les jours.

Remonter le temps

Les habitants, déjà partie prenante du projet par leur témoignage et

leur apport de documents, participent eux-aussi activement à l'edit-a-thon. Il s'agit d'un projet organisé par la bibliothèque Václav Havel et Wikimedia France en août 2016 en marge de la wikiconvention francophone à l'auberge de jeunesse Yves Robert, adjacente à la bibliothèque. Cette collaboration des habitants permet d'enrichir l'encyclopédie en ligne Wikipédia sur le quartier de La Chapelle.

La Chapelle numérique n'a pas fini de remonter le temps. Au fur et à mesure des apports, de nouvelles pistes de recherche s'ouvrent.

Plusieurs projets sont en cours comme les métiers à La Chapelle ou les cinémas car – outre Le Capitole rue Ordener qui a été un moment le plus grand cinéma de Paris – le quartier comptait de nombreuses autres salles. Et comme le dit si bien le blog de la bibliothèque :

« La Chapelle numérique tente de rendre justice à un quartier qui présente plus de facettes que ne pourront jamais en compter toutes les boules du même nom », et « vous voilà parés pour naviguer au fil des rues de La Chapelle et parcourir le passé, le présent, l'avenir ».

Sylvie Chatelin

1. <https://blog-bibliotheque.paris.fr/vaclavhavel/2016/02/20/chapelle-numerique-ou-lhistoire-de-la-chapelle-a-portee-de-clic-et-www.flickr.com/photos/130532454@N06/>

Une boutique d'occasion éphémère place Mac Orlan

Jusqu'au 13 mai, les habitants du quartier La Chapelle – et alentours – peuvent apporter leurs meubles, vêtements ou encore leurs livres et jouets dont ils ne se servent plus dans un local situé près de la rue Tristan Tzara. Les appareils électroménagers, y compris en panne, sont aussi acceptés.

Cette initiative a été lancée par le réseau francilien du réemploi, la mairie du 18e et cinq propriétaires d'immeubles HLM du quartier. Les objets collectés seront réparés si nécessaire et mis en vente à petit prix dans cette res-

sourcerie éphémère ouverte du mercredi au samedi de 13 h à 19 h. Des ateliers gratuits de « co-réparation » ou de création sont aussi proposés le mercredi et samedi avec des associations partenaires (fabrication de bijoux le 12 avril, produits ménagers naturels le 22 avril, vélos le 29 avril).

L'objectif : inciter les habitants à donner une seconde vie à leurs objets et à adopter des modes de consommation plus écologiques, en recourant à l'occasion plutôt qu'au neuf.

F.F.

Porte Montmartre

Quand des poissons font pousser des légumes !

À La Recyclerie, une serre d'un genre peu commun devrait voir le jour en mai dans le jardin du restaurant de la porte de Clignancourt. Toute la production sera utilisée en cuisine.

Élever des poissons tout en produisant des tomates et des fraises, c'est possible grâce à une serre aquaponique ! Aquapo-quoi ? Non, ce mot-valise ne fait pas référence à un nouveau sport hippique qui se pratiquerait dans l'eau. Il s'agit d'un écosystème qui associe élevage de poissons et culture de végétaux. Cette serre nouvelle génération, de 150 m², est en construction à l'extrémité du potager de La Recyclerie, le long de la petite ceinture. Des truites, sandres et black-bass seront tout d'abord introduits dans les bassins de 200 litres. Leurs déjections, riches en azote, serviront ensuite de nutriments pour les plantes.

L'eau, une fois filtrée et oxygénée par ces dernières, pourra retourner dans les bassins. Ceux-ci seront également alimentés par l'eau de pluie. En parallèle, des gouttières verticales seront installées pour accueillir des plantes, en s'adaptant aux contraintes des lieux. L'ancien quai de gare ne fait en effet que 3,5 m de large.

En complément du potager

« C'est un excellent complément à notre jardin potager en pleine terre qui a un rendement limité. Il est situé à l'ombre, sur une faible surface et sur un sol argileux », explique Lucie Humbaire, responsable de la ferme urbaine de La Recyclerie et ingénieure agronome. Elle travaille sur le projet avec un jardinier, Julien Lenoir. « Actuellement nous récoltons à peine 400 kg de légumes sur une saison, ce qui permet tout juste de nourrir une famille de quatre personnes. »

Contrairement aux jardins du Ruisseau, situés de l'autre côté de l'ancienne voie ferrée, ce potager ne bénéficie que de trois heures d'ensoleillement quotidien en moyenne. Il a été refait cet hiver selon les principes de l'agroécologie, avec notamment des cultures sur buttes. « Nous en avons profité pour planter des légumes et fruits que notre chef en cuisine nous avait demandés, comme de la rhubarbe, beaucoup de courges ou encore des crosnes », détaille Lucie Humbaire.

Même si la serre aquaponique ne sera pas chauffée (hormis par le soleil et les néons), elle devrait permettre de faire pousser deux fois plus de végé-

taux qu'en pleine terre, et surtout d'élargir la variété de légumes et fruits cultivés. Des poivrons, aubergines, tomates ou encore des fraises et des fleurs comestibles pourront être ainsi produits.

Environ une tonne et demie de légumes et un maximum de 150 kg de poissons sont attendus pour cette première année. Autre projet : produire certaines épices, comme le safran.

Les poissons, tout comme les végétaux, serviront à alimenter le restaurant de La Recyclerie. Ces apports seront toutefois limités en comparaison des besoins de la cuisine. En moyenne 200 repas sont préparés chaque jour !

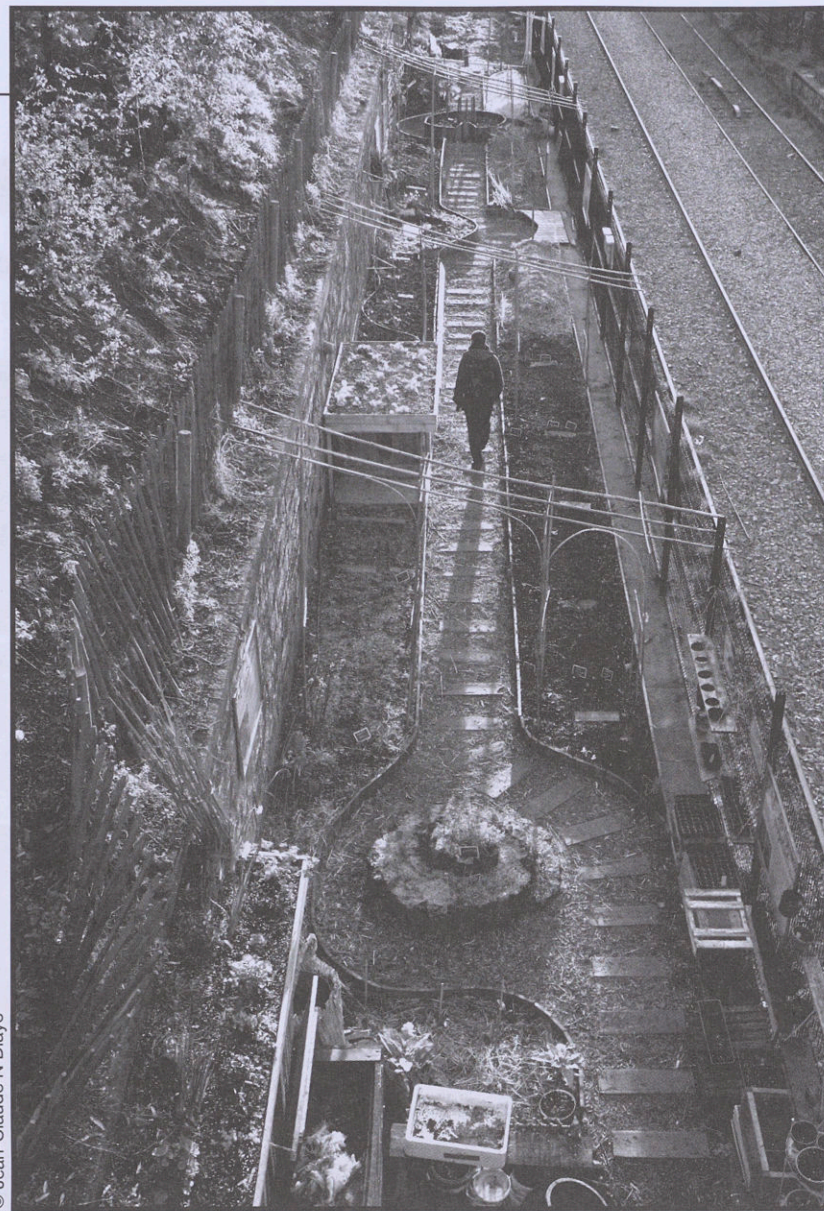
Recyclage des déchets verts

D'ailleurs, pour limiter le gaspillage, les déchets végétaux du restaurant sont déposés dans un bac à compost ou dans un lombricomposteur (qui fonctionne avec des vers de terre), ce qui servira ensuite d'engrais naturel pour le sol du potager. Pour inciter les citoyens à faire eux aussi le tri de leurs déchets et, in fine, à alléger leurs poubelles, La Recyclerie a mis en place un système de seaux à compost en libre-service. Pour chaque seau rapporté, un café ou un sirop est offert. « Nous avons été surpris par l'engouement des habitants pour ce dispositif. Avec 70 seaux collectés par semaine, nous arrivons actuellement à nos limites. Le compost demande quand même beaucoup de temps », souligne la responsable de la ferme urbaine. En revanche, aucun problème majeur n'a été constaté sur le tri des déchets.

Œufs et miel locaux

La ferme urbaine comprend également la toiture végétalisée de l'ancienne gare, qui abrite trois ruches (20 kg de miel ont été produits l'an dernier) et 20 poules. Ces dernières pondent 3 500 œufs en moyenne par an mais ils ne peuvent pas être utilisés dans le restaurant : la réglementation sur ce point est très contraignante. Le poulailler est en effet soumis aux mêmes règles que les poulaillers industriels...

Construire une serre aquaponique a un coût non négligeable : environ 10 000 €. La moitié est prise en charge par les Amis recycleurs et l'autre par Citizenfarm, une start-up toulousaine spécialisée dans ce type d'installation. L'association des Amis recy-



© Jean-Claude N'Diaye

Le potager de La Recyclerie le long de la petite ceinture, près de la porte de Clignancourt. Orienté au nord, il n'est pas très productif, mais l'arrivée de poissons va y remédier.

cleurs, qui compte quatre salariés, est chargée de l'animation de La Recyclerie, notamment des initiatives collaboratives. Des ateliers pour

apprendre à construire son lombricomposteur d'appartement sont régulièrement organisés.

Florianne Finet

Grandes-Carières

Démarrage festif du Hasard ludique

Après cinq années de préfiguration que nous avons suivie pas à pas, Le Hasard ludique ouvre ses portes fin avril. Dans la gare entièrement rénovée, l'équipe propose d'entamer la saison par une inauguration en quatre temps qui se déclinera en quatre couleurs. Le programme commencera le 29 avril par un « programme jaune exotique » qui nous promet « le soleil des tropiques, le sable chaud... une entrée en matière aux saveurs exotiques ». Trois autres tonalités pour les trois premiers week-ends de mai de 14 h à 2 h du matin. Autant dire qu'il y en aura pour tous les goûts dans cette ancienne gare de l'avenue de Saint-Ouen qui va devenir, selon ses jeunes concepteurs, « riche d'une programmation plurielle avec concerts, soirées, spectacles jeune public... », un atelier de pratique artistique collective et un « bistrot gourmand ».

Les 1 200 bâtisseurs, dans le cadre de la plateforme collaborative la Fabrique du Hasard ludique, « ont apporté leur pierre à l'édifice en donnant leur avis, en soumettant des idées, en participant à des missions bénévoles ». Ils devraient être rejoints, à terme, par de nouveaux publics, au fur et à mesure que la programmation prendra son envol. Pour l'instant, ne pas hésiter à aller jeter un coup d'œil et découvrir des performances surprises ou participer à une fresque collective. Chaque dimanche, un brunch en musique et des animations gratuites (bal, projections, boum pour les enfants, jeux décalés) « feront bouger le nord parisien ».

Danielle Fournier

□ Tarifs inauguration : le samedi 8 € avant 16 h 30 et 12 € après. Gratuit le dimanche (jusqu'à 2 du matin les veilles de jour férié). 128 avenue de Saint-Ouen, www.lehasardludique.paris

Porte Montmartre

Le Carré des biffins s'installe dans ses murs

C'était l'un des neuf projets parisiens du budget participatif 2014 : la « reconquête urbaine » du passage de la porte Montmartre vient d'être inaugurée.

Le carré des biffins est un marché pas comme les autres. Ses objets d'occasion y attirent près de 3 000 personnes le samedi, dimanche et lundi porte Montmartre. Les nouveaux aménagements, construits grâce au budget participatif de 2014, ont pour objectif de donner à cet espace de 400 m², le « Passage miroir », une identité marquante et apaisante. Réalisée pour un budget total de 145 000 € par le collectif d'architectes Encore heureux, l'installation permet de fermer le passage entre les piliers du pont grâce à des structures en pin Douglas naturel et, d'autre part, d'orner les pentes du pont d'une frise de miroirs dans leur partie haute. Ces miroirs

récupérés sont issus d'un partenariat avec le service des encombrants de la Ville de Paris, dans une démarche d'économie circulaire et de réemploi de matériaux.

Insertion sociale

Vêtements, chaussures, sacs, instruments de musique, jouets, livres, téléphones, vaisselle... Ce marché tire son nom de la biffe, qui désignait une étoffe rayée, puis un chiffon sans valeur. Héritiers des biffins qu'on croisait au siècle dernier à Paris avant l'interdiction du métier par le préfet Poubelle, les biffins sont donc les chiffonniers des temps modernes. Ils tirent quelques revenus de la revente d'objets. Plus de la moitié de

ce qu'ils gagnent est à la retraite ou au RSA, approchant les 60 ans. Près de 20 nationalités se côtoient, avec des histoires très différentes.

Projet pilote

Ce projet est né en 2009 d'un travail partenarial entre l'association Sauve qui peut, qui réunit les biffins, le conseil de quartier de la porte Montmartre et la mairie du 18e. Autorisé à titre expérimental, il est aujourd'hui toujours porté par l'association Aurore, spécialisée dans l'accompagnement social et professionnel, en charge de la gestion opérationnelle du projet, de l'inscription dans le quartier avec ses habitants et de l'intervention sociale. Chaque jour, 100 places sont réservées aux biffins, ce qui permet d'accueillir 268 personnes sur les trois jours, et de les faire bénéficier d'un accompagnement au cas par cas (droit au séjour, accès aux soins, au logement, au travail...). Des liens sont ainsi faits avec des associations locales, par exemple Carton plein, structure d'insertion spécialisée dans le recyclage de cartons et par extension le déménagement à

vélo (voir notre numéro précédent).

Ces nouveaux aménagements seraient-ils le signe d'une pérennisation du Carré des biffins, voire même de sa transformation en un marché au fonctionnement plus classique mais inscrit durablement dans l'économie circulaire ? Avec peut-être davantage de débouchés professionnels pour les biffins dans les filières du tri, du réemploi et du recyclage ? Autorisé pour donner une réalité concrète à un fait social, pourrait-on même imaginer, comme on peut l'entendre porte Montmartre, que ce projet maintenant modélisé puisse être dupliqué ? L'association Sauve qui peut souhaiterait aujourd'hui davantage de places tellement les demandes sont importantes, informe son président Mohamed Zouari.

C'est aux pouvoirs publics qu'appartient la suite de l'histoire, sachant que les tensions sont souvent fortes avec des riverains à convaincre, qui ne font pas toujours la différence entre biffins et vendeurs à la sauvette. Les convaincre de l'utilité d'un projet qui répond bien à un double objectif, social et environnemental.

Sophie Roux



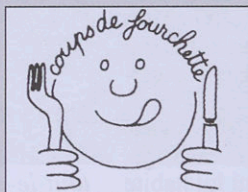
Tout se vend au carré des biffins, y compris des poignées de cocotte-minute.

Clignancourt

Cuisine du soleil à La Terrasse

Adieu les super couscous au gigot d'agneau caramélisé ! Notre vieille,

poussièreuse et sombre Kahina a vécu. Le lieu où trônait cette reine guerrière berbère a été profondément rénové pour laisser place au restaurant *La Terrasse*, avec Mehdi aux fourneaux et Bernard en salle. Bernard, figure emblématique du quartier, a officié à L'Olympic puis au Coin des Amis avant de relancer ce restaurant, spécialité de couscous et de cuisine française. La restauration des lieux est réussie, le bar, la salle, tout est clair, lumineux, propre et semble plus vaste. On respire mieux, l'accueil est des plus conviviaux, c'est parti ! Les apéritifs, nombreux et variés entre 4 et 7 €. Deux plats du jour au choix (12 €). La formule entrée + plat ou plat + dessert à 13,50 €, la totale à 16 €.



La terrine de saumon, suivie du pavé de rumsteak sauce poivre accompagné de frites et salade, sont très bien cuisinés : un vrai pavé saignant fondant, des frites maison. Car tout

est fait maison, annonce le menu. Les couscous sont excellents et abondants : aux légumes à 10 €, au poulet, aux boulettes, aux merguez à 12 €, le royal à 22 €. Les salades composées sont proposées à 12 €. Pour accompagner, des vins rouges de Bordeaux et de pays entre 18 et 25 €, vins blancs entre 25 et 28 € et le fameux Gris de Boulaouane (indissociable des couscous) à 22 €. Les tables sont assez espacées pour disposer d'un coin tranquille en famille ou entre amis. Tout cela est agréable et réussi.

Michel Cyprien

□ La Terrasse, 73 rue Marcadet, 01 49 25 46 51, ouvert tous les jours sauf le samedi midi.

Les belles histoires d'amitié au Fond du bar

C'est l'histoire d'un bar, un bar de quartier façon bar de village, une histoire d'amitiés et de clients autant que celle d'une équipe... qui s'en va.



© Reportage photo Sophie Roux

Devant le Fond du bar, lieu de toutes les rencontres, à l'angle des rues Marcadet et Simart.

À l'origine était le bar *L'Olympic*, un bar de motards 15 rue Simart avec moquette orange et bordeaux au mur, petits box et banquettes en cuir. Réra Khattar le reprend en 2006, supprime dés et cartes et mets « *d'la zic au comptoir* ». Cette brasserie musicale fait de belles découvertes d'artistes, avant de renoncer en 2008 à cause du bruit dont se plaint le voisinage. Dominique et Bernard, qui lui habite dans le quartier, succèdent à Réra.

En 2012, « l'équipe des quatre », Delphine, Farid, Isabelle et Yves rachètent le fonds de commerce, refait toute la décoration et donne le nom *Au Fond du bar*, en écho à leur premier restaurant, *Les Fondus de la raclette*. Commence alors une nouvelle histoire et une nouvelle ambiance. En 2014, ils mettent le bistrot en gérance et proposent à Manu et Olivier, respectivement Chouchou et Loulou pour les habitués, de partir dans l'aventure. Ceux-ci raccourcissent le nom en *FDB*, mais dans le quartier ça reste souvent « lefondubar », source inépuisable de jeux de mots, surtout pour Marie-Pierre Larrivé, la rédactrice en chef forever du *18e du mois*.

Devenu café, bar et restaurant, le lieu a vu sa clientèle s'étoffer et foisonne à toute heure d'habitues qui circulent à leur aise, jettent un coup d'œil aux journaux mis à disposition des clients, donnent un coup de main derrière le bar ou vont chercher le pain. Ce « café de village » a aussi été capable d'accueillir toute nouvelle tête qui pousse la porte et accepte de faire le début d'un brin de conversation.

De la causette à l'entraide

« *Moi je dirais que c'est un bar tout-le-monde friendly* », résume Vêrane. Cela a débouché sur des rencontres extraordinaires avec des personnages, quelques (rares) couples ou histoires d'un soir, quelques embrouilles, des relations de voisinage surtout. « *On ne compte plus les gens qui y sont devenus amis ! C'est devenu un lieu de vie familial qui n'existait pas avant dans le quartier* » confirme Olivier. Certains habitués travaillent dans le coin, d'autres y vivent, tous se croisent autour du café, du menu du jour ou de l'apéro, voire à la fermeture. Des familles ont noué des liens, des enfants ont trouvé des nounous, des colis, paniers de légumes ou sacs oubliés leur propriétaire, des centaines de clés leurs nouvelles mains, sans compter les plans de Paris consul-

tés pour indiquer leur chemin à des touristes ou des quidams.

En famille

Toutes les couleurs s'y sont croisées, toutes les langues y compris les plus vertes, tous les milieux, PDG, grande bourgeoise, SDF ou mendiant du coin de la rue, architectes, journalistes, musiciens, ouvriers ; tous les physiques et tous les âges, de cinq jours à 100 ans. On s'y donne rendez-vous pour une réunion de conseil syndical ou pour un déjeuner de travail, sauf... pour un premier rencard où, comme en famille, on attend un peu avant de présenter son Jules ou sa Julie. On a d'ailleurs tous avoué avoir fait une fois le tour par la rue Eugène Süe pour ne pas être vu en compagnie de sa dernière conquête avant d'être un peu sûr de ses sentiments. Ou pour ne pas être retardé par le temps de dire bonjour à tout le monde !

Comme en famille, on a partagé la perte de la mère d'Olivier, de Fabio de MDM, de Doudouche, morte seule chez elle. On y fête aussi le mariage d'Eric et Romio, les deux ans de Gabriel, les victoires et défaites de l'Euro, les matchs de handball avec Manfred, et le départ de Ricardo pour le Portugal : une soirée dantesque ! Omar a pu trouver des contacts pour

son dossier de régularisation, Sabine a raconté son changement d'orientation professionnelle et son départ à Nice. Dominique, Luis, Jonathan, Pierre, Pascal... les artisans du coin, ont trouvé des clients. Hélène et Laure ont raconté les difficultés de la production musicale et théâtrale, Séverine et Vincent, Sylvie, Akila et Lilly leurs aventures de parents, de crèches et d'école. Dome, Tifenn, Vêrane, Dragan ont partagé leurs rigolades et leurs battements de cœur. D'autres leurs coups de gueule. Chacun son rythme.

La qualité d'abord

Hassan, Moussa ou Edouard passent prendre un café dix fois par jour, Jean-Luc à 9 h, Momo "Bogoss" tous les jours à midi le café « *dans un verre s'il te plaît Ilda* », les gars de la Scred toujours en coup de vent. Marité, levée à 5 h, attend quand même l'ouverture, Camille s'autorise un allongé quand elle n'est pas trop pressée. Habib vient pour les mots fléchés, Charly passe dès qu'il a une blague improbable à raconter, Bernard, Anna, Gilou quand ça leur chante. Nico, Nouhad, Manu et Warren, Cricrinou, Aziz, Karsten passent plutôt le soir. Marie et Guillaume, Fred et Michel plus rarement. Sans compter les équipes de Médecins du monde qui ont gardé le

Clignancourt

FDB comme cantine en fidèles et en amis.

Tout le monde a trouvé de quoi se réchauffer ou se rafraîchir. « *Quand on ne voit plus quelqu'un pendant longtemps, on prend de ses nouvelles, et quand vraiment personne n'en a, là faut s'inquiéter.* » Ainsi Françoise a su à l'hôpital qu'on lui souhaitait un bon anniversaire à distance. « *Moi, c'est mon deuxième salon, je donne rendez-vous à tout le monde ici. S'il n'y avait pas eu les amis ici, seule avec le bébé, je serai devenue dingo* », avoue une mère célibataire. « *Bon, quelquefois, tu te fais remettre à ta place quand tu ne dis pas bonjour comme il faut en entrant* », comme en famille, quoi... Cela a fait reculer quelques clients.

« *Moi je suis d'abord venu pour la qualité du café* », affirme Olivier, le prof de chant. « *C'est vrai* », confirme Vêrane, habituée parmi les habitués. Olivier, le barman, confirme : « *La qualité d'un café, c'est fondamental, ça dépend de tellement de choses !* » « *La qualité des produits en général*, continue Manu, *c'est une obsession* ». « *En plus, comme on mange aussi ce qu'on prépare pour les clients, on essaie en permanence de s'améliorer* », continue Ludo, qui a fait la carte au début de l'aventure et formé Bilal, le second. « *Avec un plat du jour à 10,50 € depuis trois ans, on méritait de figurer dans votre palmarès du mois dernier, non ?* » rôle Manu. Vrai : mea culpa. Le seul reproche qu'on ait pu leur faire c'est que c'est tellement succulent qu'on aimerait souvent des portions un petit peu plus copieuses. Mais avec un sourire, j'en connais qui ont eu du rab !

Partir à regret

Voilà le FDB. Pourquoi n'avoir pas raconté tout cela avant ? Peut-être pour que cela reste un peu à nous, ou parce qu'on croyait les meilleures choses éternelles. Et maintenant tous s'en vont. « *Non, moi je reste !* dit Ilda, qui ajoute en rigolant : *mais moi, c'est pas pareil, je fais partie des meubles !* » En tout cas, elle est devenue une grand-mère bis pour quelques gamins nés depuis les cinq ans qu'elle travaille là. Le FDB, c'est un peu comme la famille. Quelques-uns s'y sont écharpés comme chiens et chats... ou frères et sœurs, mais ça n'a pas duré.

Tout le monde est toujours le bienvenu. « *Sauf les cons* », ajoute Manu, pourtant jamais vu de mauvaise humeur en cinq ans. « *Et encore, même eux, ils ont une chance* », ajoute Aurélia. Les gens mis dehors se comptent sur les doigts d'une main : quelques fêtards d'une nuit encore avinés au matin. Le seul vrai échec est l'obstination d'une seule voisine capable de mettre en péril le lieu par des plaintes répétées et systématiques. L'organisation de soirées musicales a tout de même été possible avec l'insonorisation réglementaire du lieu, mais au compte-gouttes.

« *Au fait, pourquoi vous partez ?* »



Olivier trinque à la rencontre de Nawal du bout du monde et de Camille du coin de la rue.



Manu, Ludo, des habitués, en plein cœur du sujet.

C'est la question que l'équipe entend le plus. « *Parce qu'on n'a pas les moyens de racheter le fonds de commerce. C'est dommage, parce que l'aventure c'était ça au départ, de prendre la gérance libre pendant trois ans pour racheter après* », explique Olivier. Mais la transaction n'a pas pu se faire avec les propriétaires – ou avec les banques, ce qui revient au même. « *En 2016, on a pu faire baisser le loyer car on n'arrivait même pas à se payer, mais ça n'a pas suffi pour mettre de côté*, continue Manu, *et là on a envie de travailler pour nous* ». En cinq ans, avec des travaux faits rapidement, et des équipements à rénover,

la somme investie n'est pas négligeable. « *On a peut-être visé trop haut pour notre première grosse affaire, ajoute Olivier, mais en tout cas on part avec regret* ». « *C'est la vie* », conclut Manu, plus philosophe et plus pragmatique, mais qui cache sous un physique de poids léger un cœur sensible gros comme ça. Surtout quand il parle de ses filles...

Et après ? « *Vacances !!!* » C'est le cri du cœur. « *Quand tu es gérant, tu fais deux métiers. Il faut tout faire en plus de la restauration : les pannes, le personnel, la compta, le fiscal et le juridique, les fournisseurs...* » Aucun d'eux ne sait ce qu'il fera à la rentrée.

L'aventure continue pour eux et on pourrait citer Réra lorsqu'elle est partie en 2008 : « *Fiers d'avoir apporté des couleurs à ce lieu pendant ces années, nous espérons qu'il gardera notre empreinte pour un temps !* »

La rédactrice de cet article jure qu'elle n'a obtenu aucune faveur, qu'elle aime simplement ce café, tout ce qui va avec et tous ceux qui vont avec, à l'image de ce que le 18e a de meilleur, où les autres sont un cadeau. Elle jure aussi qu'elle boucle ce papier avec une grosse poussière dans l'œil... mais rien qui ne se règle avec un bon verre et une bonne assiette.

Camille Sarrot

Montmartre

Retrouver le charme perdu de la place du Tertre

La place du Tertre a le blues ! Découvrez les attentes et les projets en cours pour réenchanter ce lieu unique avec le plus grand atelier d'artistes en plein air au monde.

C'était jadis la place du village de Montmartre, située sur un replat dominant Paris à 130 m d'altitude, tout en haut du tertre, d'où elle tire son nom. Elle avait son église, Saint-Pierre-de-Montmartre, le cimetière adjacent, et même une mairie à partir de 1790. Le village ne compte alors que 400 habitants.

Au début du XX^e siècle, il grossit et change de visage. Peintres, artistes, écrivains et bohèmes de tous genres s'y installent, attirés par la lumière de l'endroit, l'esprit convivial de village et les loyers à bas coût. La réputation du Montmartre artiste naît. La place « offrait, aux yeux de Pierre Mac Orlan, une image assez précise du bonheur de vivre ». Oui, il y faisait très bon vivre et tous y trouvaient leur compte, mais depuis déjà dix ans, les touristes sont moins au rendez-vous.

Pouvoir circuler

Aujourd'hui, surtout en saison d'été, la place, souvent sale de surcroît, disparaît sous un fouillis de barnums envahissants qui empiètent trop sur l'espace des artistes et nuisent à la fluide circulation de tous. À tel point que les Montmartrois et Parisiens n'y mettent plus très souvent les pieds, sauf peut-être en hiver ou tôt le matin. Dommage ! Car c'est un endroit très attachant qui gagne à être fréquenté.

Tous – artistes, mairie, habitants, et même restaurateurs face à une clientèle plus exigeante et moins nombreuse – souhaitent redonner du lustre à la place. Du coup, concertations et réunions se succèdent et des



Place du Tertre : « une image assez précise du bonheur de vivre » selon Pierre Mac Orlan.

réaménagements sont prévus. Après celui du Carré aux artistes (acte I), espérons-le, celui des terrasses des restaurants (acte II dans un numéro du journal à venir).

Pour rétablir une circulation plus fluide sur la place, le Carré aux artistes va être éclairci dès ce printemps. Une partie de la place est en effet réservée aux artistes avec une répartition originale de 149 emplacements de 1m2 numérotés, mis pour un an à la disposition des peintres, portraitistes, caricaturistes ou silhouettistes autori-

sés. Ceux-ci se répartissent par deux, à tour de rôle, le temps d'occupation.

Depuis 1983, le Carré est réglementé pour éviter la foire d'empoigne d'artistes peu scrupuleux sur l'art ou attirés par l'argent facile. Or « le Collectif des artistes de Montmartre est très attaché à la réputation artistique de la place, surtout face aux portraitistes non autorisés qui sévissent tout autour », souligne Midani M'Barki, lui-même artiste et président de l'association Paris-Montmartre.

Rude concurrence

Les 298 artistes du Carré doivent, pour avoir le droit d'exercer, être affiliés à la Maison des artistes et à jour de leurs cotisations. Ils sont depuis quatre ans choisis sur concours pour leur valeur et maîtrise artistiques, par une commission officielle. Chaque jour, de 8 h à 2 h du matin du 1^{er} avril au 15 novembre et de 9 h à minuit du 16 novembre au 31 mars, ils peuvent donc installer leur matériel pour une redevance forfaitaire annuelle de 300 €. C'est un vrai spectacle que de voir ces artistes très cosmopolites peindre en direct !

Tous sont contents d'être là, au contact du public, mais « c'est de plus en plus difficile avec la concurrence des pseudos galeries qui vendent des tableaux ressemblant à ceux des artistes de la place mais faits en série en Asie et vendus beaucoup moins

chers », déplore Marie-Noëlle, portraitiste sur la place depuis 40 ans. Mais, « comme ce ne sont pas des copies conformes, ils sont inattaquables sur le plan juridique ! », précise Afaf Gabelotaud, conseillère de Paris en charge du commerce et de l'artisanat dans le 18^e. Du coup, les artistes de la place sont tentés de faire plus petit et moins cher. À terme, cela n'est pas à leur avantage et n'incite pas les découvreurs à venir, comme autrefois et parfois de loin, pour dénicher les futurs Picasso.

Et pourtant, il y a de vrais talents sur cette place ! Il suffit de fureter et de regarder de près, ce qui est souvent rendu difficile par une circulation malaisée et un espace public envahi par des terrasses trop imposantes.

Concertation

Dès ce printemps, la placette au début de la rue Norvins va accueillir huit nouvelles places pour 16 peintres, ce qui va permettre de desserrer les emplacements dans le Carré pour le plus grand confort des artistes.

À l'étude également par la mairie, la création d'un label, délivré aux seuls artistes autorisés. Seraient également en projet des travaux du côté des restaurants afin d'embellir les terrasses et la place. Mais ce n'est pas pour tout de suite : à suivre dans un prochain numéro !

Maryse Le Bras



Ils sont 298 artistes inscrits pour se partager les places du Carré.

Montmartre

© Nadia Djabali



L'Association de défense de Montmartre fête ses 40 ans

L'ADDM 18 a plusieurs dossiers sur le feu. De la lutte contre les dégâts du tourisme à l'amélioration du cadre de vie des Montmartrois.

Le promoteur avait envoyé un matin des ouvriers munis de tronçonneuses. Et les habitants se sont mobilisés contre le massacre. Pourquoi couper les arbres du maquis de l'avenue Junot ? Pour y construire un parking de six niveaux. Ce projet, par la suite abandonné, a signé en 1976, l'acte de naissance de l'Association de défense de Montmartre.

Quatre décennies plus tard, l'association compte 300 adhérents. Et l'anniversaire a été l'occasion pour ses responsables de rappeler que Montmartre n'est pas qu'une vache à lait touristique et un décor d'opérette mais un quartier où vivent des habitants.

Vieux ronchons ?

La butte Montmartre est souvent considérée comme un quartier peuplé de vieux ronchons aisés qui se plaignent tout le temps. « *Mais ce n'est pas une raison pour l'abandonner à l'obsession touristique sans même offrir des contreparties très basiques comme des toilettes publiques*, lance Béatrice Dunner, une des responsables de l'ADDM 18. *Il y a 40 ans, quand je suis arrivée aux Abbesses, se souvient-elle, Montmartre était encore un quartier habité par des ménages modestes. Mais depuis les années 1990, la Butte est devenue une sorte de triangle d'or de l'immobilier parisien.* »

Aujourd'hui, l'association est mobilisée sur plusieurs fronts. L'un de ses chevaux de bataille : faire appliquer la réglementation qui concerne les terrasses. « *Le problème des terrasses est énorme. C'est une sorte de privatisation sauvage et extrêmement lucrative de l'espace public, avec l'accord plus ou moins tacite des autorités municipales. Ce n'est pas normal que le quartier soit abandonné au plus offrant.* »

Sentiment de frustration

L'ADDM 18 a par ailleurs déposé plusieurs projets au titre du budget participatif. Mais pour le moment, on

mesure le sentiment de frustration des membres de l'association : aucun projet n'a été retenu. Pire, l'ADDM ne se sent pas écoutée par la municipalité du 18e. « *Nous effectuons un travail sérieux mais aucun de nos dossiers ne semble recueillir les faveurs de la mairie du 18e* », déplore Béatrice Dunner. Comme, par exemple, la réhabilitation du chemin de lumière. Une œuvre d'art réalisée en 1995 par Patrick Rimoux et Henri Alekan qui se détériore à vue d'œil. L'ADDM souhaite que l'œuvre soit restaurée et que la Ville de Paris assume son devoir d'entretien.

Il y a également le problème du jardin Frédéric Dard, qui n'est pas clôturé et fait l'objet de nombre d'incursions nocturnes qui empoisonnent la vie des riverains. Enfin l'association souhaite que le manège de la place des Abbesses soit déplacé dans le square Rictus.

Un travail de fourmi

Néanmoins, l'association ne baisse pas les bras et a inscrit deux nouveaux projets au budget participatif. Tout d'abord le réaménagement de la place Anne-Marie Carrière à l'angle des rues Lepic et des Abbesses. « *Un lieu charmant qui sert de parking à motos. Nous demandons que la place soit dégagée de ces deux-roues* ». Mais ce n'est pas tout, l'ADDM a bien repéré que Vincent Van Gogh y séjournait lorsqu'il rendait visite à son frère Théo. Et l'idée a germé qu'y soient installées des reproductions des vues de la place dessinées par le peintre.

Le second projet déposé au budget participatif concerne le réaménagement du bas de la rue Lepic, qui est considéré comme l'une des entrées dans Montmartre. « *L'endroit est absolument désastreux : c'est plein de fils électriques qui se baladent, de poteaux bizarres, de bouts de ferrailles sur les toits qui soutenaient des panneaux publicitaires aujourd'hui disparus.* » Quel sort sera réservé à ces deux projets ? Le travail de fourmi de l'ADDM 18 sera-t-il enfin considéré à sa juste valeur ?

Nadia Djabali

□ www.addm18.fr

18e Culture

Les Vibrants : poignant

Le théâtre peut-il sauver la vie ? Oui, répond l'auteure Aïda Asgharzadeh, avec l'histoire de cette « gueule cassée » à qui une pièce redonne une identité.



Eugène a découvert son visage défiguré par un obus.

Au-delà des masques, dans le foyer incandescent de toutes les passions rêvées ou vécues, le jeune et bel Eugène (Benjamin Brenière), dont la moitié du visage a été détruite pendant la guerre de 1914-1918 par un obus, deviendra-t-il un « vibrant » comme le lui suggère la comédienne Sarah Bernhardt en visite aux « blessés de la trogne », au Val-de-Grâce ?

Le masque de Cyrano

Il faut suivre l'histoire poignante de ce soldat, tombé dans le gouffre de la « boucherie » de Verdun. Dans la pénombre de sa chambre d'hôpital où il reprend connaissance et où miroirs et fenêtres ont été occultés, les rideaux de tulle sont maculés du sang des « gueules cassées », semblables à la gaze des pansements et aux vêtements souillés des infirmières. Soudain, montent les cris du jeune homme, comme sous la torture, découvrant, dans un miroir dérobé à la comédienne, sa prothèse de nez

ratée et son visage défiguré.

Alors qu'il réapprend à parler, la Divine, multipliant ses visites, décèle en lui un talent. Elle l'invite à venir répéter dans sa loge, à la Comédie-Française. Avec le concours d'une infirmière, Sarah persévère dans la rééducation de son protégé par le théâtre. Elle lui fait travailler sa diction dans le rôle de Cyrano de Bergerac, dont il porte le masque. Débutant par « La tirade du nez » dont il est affublé, celui-ci redonnera-t-il à Eugène une identité et l'envie de vivre ?

La beauté poignante du texte, la qualité de la mise en scène dans un décor minimaliste sont particulièrement efficaces. Bien maîtrisés, les éclairages, sons et musique ajoutent au talent des comédiens. *Les Vibrants* a reçu les prix Coups de cœur du Club de la presse Avignon off 2014 et Théâtre Adami 2016.

Jacqueline Gamblin

□ Jusqu'au 15 avril à La Reine Blanche. D'Aïda Asgharzadeh, mise en scène Quentin Defait. 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

En descendant la rue du Mont-Cenis

De la place du Tertre au boulevard Ornano, du IIIe siècle à nos jours, flânerie au long d'une rue où l'on croise l'histoire et les arts.

© Collection Gérard Jouet et Jean-Claude N'Diaye



La place du Tertre vue de la rue du Mont-Cenis au début du XXe siècle quand elle était un haut lieu de la bohème montmartroise, et aujourd'hui, passage incontournable du petit train touristique.

Le Mont Cenis, massif situé entre la Maurienne et l'Italie et culminant à plus de 2000 mètres ». Il faut reconnaître que les auteurs du décret du 20 juillet 1868, qui attribua à l'une des rues les plus pittoresques du 18e arrondissement le nom de cet imposant massif, avaient un certain sens de l'humour !

Qu'on se rassure. Il n'est besoin ni de piolets ni d'équipements spéciaux pour gravir les marches de la rue du Mont-Cenis. Il suffit de ménager ses efforts et de faire quelques pauses lorsque le souffle manque. L'ascension s'inscrit dans les pas des moines de Saint-Denis qui, tous les sept ans, au début du mois de mai, empruntaient le chemin abrupt qui les menait à l'abbaye de Montmartre. Ce chemin s'appela donc chemin de la Procession, avant d'être nommé petite-rue Saint-Denis dans sa partie comprise entre la rue Norvins et la rue Marcadet, et chaussée Saint-Denis au-delà. On peut cependant opter pour la solution de facilité en prenant à Jules Joffrin le Montmartrobus jusqu'à la place du Tertre, pour effectuer la promenade du sud au nord ou, si l'on veut, de haut en bas. C'est ce que je vous propose.

Martyrs et pèlerinages

En face de la place du Tertre, l'église Saint-Pierre, la plus ancienne de Paris, est le premier lieu d'intérêt. C'est le seul vestige de l'Abbaye royale de Montmartre, plus précisément du « prieuré d'en haut », fondé au XIIe siècle par les bénédictins. Car il existait aussi une « abbaye d'en bas », érigée cinq siècles plus tard à l'endroit supposé du martyre de Denys, et dont il ne nous reste que le souvenir.

Selon la légende, Denys, évêque missionnaire venu d'Italie pour évangéliser les Parisiens, fut décapité, vers le milieu du IIIe siècle, par les Romains à Montmartre. Le supplice aurait été infligé à mi-pente de la Butte, en haut de l'actuelle rue des Martyrs, près de la place des Abbesses. Aussi le lieu devint-il, pendant des siècles,

un but de pèlerinage. Y vinrent des rois, des papes, des religieux, comme Thomas Becket l'archevêque de Cantorbéry, Ignace de Loyola le fondateur de la Compagnie de Jésus, et Jeanne d'Arc.

En 1613, l'Abbesse Marie de Beauvilliers fit construire, au-dessus de la crypte, un second prieuré, qui devint l'abbaye d'en bas (à l'emplacement actuel de la rue Yvonne Le Tac). Les religieuses vinrent s'y installer. Mais pendant la Révolution, tous les bâtiments du monastère de Montmartre furent vendus et démolis. Cependant, la crypte du Martyrium, 1 rue Yvonne le Tac, peut encore se visiter chaque vendredi et les premiers samedis et dimanches du mois de 15 h à 18 h.

L'église et le télégraphe

Seul fût épargnée Saint-Pierre, qui était une église paroissiale. Transformée en temple de la Raison en 1794, l'église supporta un temps sur son clocher une station du télégraphe de Chappe. La première transmission Paris-Lille eut lieu à partir de celle-ci, le 1er octobre de cette même année. Pendant la Commune, la journaliste féministe et socialiste Paule Minck y créa une école professionnelle gratuite pour jeunes filles. C'est une très belle église qui fait le lien entre l'art roman et le gothique primitif. Il faut prendre le temps d'admirer les portes en bronze de l'artiste italien Tommaso Gismondi et, à l'intérieur, les arcades en arc brisé, les chapiteaux et la magnifique verrière de Max Ingrand, qui illustre les grandes étapes de la vie de l'apôtre Pierre.

En face de l'église se trouvait un haut lieu de la bohème montmartroise : l'hôtel du Tertre et le restaurant Bouscarat, du nom d'un pinardier de l'Aubrac. Pierre Mac Orlan évoque l'endroit dans *Montmartre souvenirs* : « A la terrasse du restaurant Bouscarat, des tables s'organisaient, il y avait celle de Depaquit, avec Couté et Lucas. A côté, Erik Satie et Max Jacob contemplaient le pavé de la rue calme. Quand j'habitais chez Bouscarat, Couté venait d'abandonner sa chambre de l'impasse du Tertre pour occuper une chambre à côté de la mienne. La plus belle chambre, celle dont les

fenêtres désirables s'ouvraient sur la façade de l'église Saint-Pierre, abritait la fortune de Jules Depaquit, sa boîte d'aquarelle, sa bouteille d'encre de Chine, tombeau des mouches, et les chaussons de lisière qu'il rapportait de Sedan, une fois l'an. »

Bien d'autres artistes (Toulouse-Lautrec, Vlaminck, Derain, Modigliani, Picasso) y vécurent un temps dans la misère ou y vinrent siroter un verre d'absinthe ou un ballon de Vouvray. C'est ici que se tenaient les réunions de la très « sérieuse » association, l'Union maritime de la Butte Montmartre, dans la salle du premier étage.

La Bohème et Patachou

Au numéro 5, il y avait un cabaret, La Bohème, fréquenté par Suzanne Valadon qui emmenait parfois son fils Maurice Utrillo déjeuner dans le restaurant d'à côté, Le Moulin joyeux. Un peu plus loin, sur le même trottoir, dans l'arrière-cour du 11, vivotait une épicerie, Chez Juliette. Elle servit de modèle à Marcel Aymé pour sa nouvelle *Traversée de Paris*, dont Claude Autant-Lara fera une célèbre adaptation cinématographique avec Bourvil, Jean Gabin et Louis de Funès.

L'immeuble situé au 13 (aujourd'hui, siège de la galerie Roussard), qui abritait l'atelier du peintre et photographe belge Luc Lafnet, devint avant la guerre le rendez-vous des Liégeois de Paris. Le jeune Simonon y débarqua en 1922. Au même endroit, Henriette Ragon ouvrit, en 1948 avec son mari Jean Billon, un salon de thé dans l'annexe d'une boulangerie qu'elle nomma Chez Patachou, puis, un peu plus tard, un restaurant. Elle s'y produisait accompagnée d'un accordéoniste et connut assez vite un beau succès. Le lieu, devenu un cabaret à la mode, où l'hôtesse était réputée pour couper les cravates de ses clients, vit se succéder de jeunes artistes tels que Jacques Brel, Georges Brassens, Charles Aznavour ou encore Claude Nougaro, qui y firent leurs débuts. Il ferma ses portes à la fin des années 60. Au 19 vécurent deux peintres Bernard Lorjou et Yvonne

La très belle église Saint-Pierre fait le lien entre l'art roman et le gothique primitif.

Mottet qui défendirent résolument le réalisme face à « l'impérialisme » de l'art abstrait.

Mimi Pinson

Nous arrivons en haut du bel escalier qui va nous mener par paliers successifs jusqu'à la rue Caulaincourt. Avant d'entamer la descente, jetons un regard sur l'immeuble bourgeois situé au 18. Il faut imaginer à sa place une maisonnette basse, presque misérable. C'est là qu'aurait vécu Mimi Pinson, personnage d'Alfred de Musset qui en a fait une jeune fille pauvre vivant dans une mansarde et amoureuse d'un poète bohème. Elle est vite devenue le prototype de la grisette, jeune modiste ou lingère sans le sou mais insouciante et généreuse :

*« Mimi Pinson porte une rose
Une rose blanche au côté
Cette fleur dans son cœur éclore
Landerinette !
C'est la gaieté
Quand un bon souper la réveille,
Elle fait sortir la chanson
De la bouteille
Parfois il penche sur l'oreille
Le bonnet de Mimi Pinson. »*

C'est lors d'un défilé de carnaval organisé par les artistes montmartrois en 1897 qu'une banderole signala cette maison comme étant celle de Mimi Pinson. Un blason en plâtre apposé sur l'immeuble actuel aide à maintenir intacte la légende. On dit que le peintre Van Dongen aurait séjourné en ce lieu lors de son arrivée à Paris.

Berlioz et Louise Michel

Un peu plus bas, à l'angle de la rue Saint-Vincent, se trouvait une autre maison célèbre, celle d'Hector Berlioz. Le compositeur vint s'y réfugier en 1834 avec l'actrice irlandaise Harriet Smithson, qu'il venait d'épouser. Tous deux y coulèrent des jours heureux. Dans une lettre à Franz Liszt, Berlioz écrivait : « *Il fait un temps d'Italie, de Rome, de Naples, cette belle plaine est si belle aujourd'hui que je me crois à Tivoli avec sa verdure si jeune, si pure, si fraîche.* » Dans une autre missive à sa fille Adèle : « *Nous sommes si tranquilles ici dans notre ermitage. Il n'y a que les rossignols qui, tout le jour et toute la nuit, chantent sous mes fenêtres et commencent à me fatiguer.* » Mais en 1836, le couple doit déménager rue de Londres car Harriet, habituée à la vie mondaine, se sent particulièrement isolée à Montmartre.

Malgré sa brièveté, ce séjour fut des plus féconds. Berlioz composa *Harold en Italie* et *Benvenuto Cellini* et reçut souvent de nombreux amis dont Chopin, Liszt ou Alfred de Vigny. Maurice Utrillo a peint à plusieurs reprises, entre 1910 et 1923, la maison du compositeur, qui ne fut démolie qu'en 1926.

Après avoir croisé la rue Saint-Vincent et descendu une deuxième volée de marches, nous arrivons à l'école élémentaire publique du 26, avec son gros blason sculpté. Louise Michel en fut la directrice pendant la Commune en 1871. Infirmière durant le siège de Paris et présidente du comité de vigilance du 18e avec Théophile Ferré, elle s'engagea corps et âme aux côtés des Fédérés, combattit sur les barricades, mais n'abandonna jamais ses activités d'enseignante républicaine.

Les poètes du Nord-Sud

Continuons notre promenade et prêtons attention à l'escalier spectaculaire et élégant, avec son espace planté et sa rampe d'appui, qui conduit de la rue Lamarcq à la rue Caulaincourt. Plus bas, au niveau du 53, étaient situés les ateliers de la manufacture de porcelaine de Clignancourt. On

Chez Bouscarat se tenaient les réunions de la très « sérieuse » Union maritime de la Butte Montmartre !



La mairie, à droite, et Notre-Dame de Clignancourt, au fond, au début du XXe siècle et aujourd'hui : à part les chevaux, rien n'a changé.



y a retrouvé, selon Charles Sellier, secrétaire de la commission du Vieux Paris, « *quelques débris de fourneaux et des moules brisés* ». Nous avons évoqué, dans l'article consacré à la rue Marcadet, la tourelle de la maison sise à l'angle de cette rue et de la rue du Mont-Cenis. Peut-être s'agit-il d'un colombier ou la tour d'un moulin qui servait à la fabrication de la pâte à porcelaine ? C'est en tout cas, avec l'église Saint-Pierre, le plus ancien vestige du vieux Montmartre.

À l'emplacement de l'immeuble situé au 67 était érigée la chapelle de La Trinité, fondée en 1579 par Jacques Liger, trésorier de Charles Ier de Bourbon. Fermée en 1783, elle abrita ensuite un poste de pompiers, un débit de boissons, puis un cabaret à l'enseigne de la Belle Gabrielle, avant d'être détruite vers 1920. On a prétendu que c'était l'ancienne bergerie de Gabrielle d'Estrées.

En passant devant le 75, ne loupions pas le bel ensemble de logements HBM, construits entre 1922 et 1925, et faisons une pause rafraîchissante à la brasserie Nord-Sud, presque en face de la mairie. C'est ici que furent conçus plusieurs numéros de la revue *Nord Sud* que Pierre Reverdy avait créée en 1917, en référence à la compagnie de métropolitain reliant les deux foyers intellectuels et artistiques de l'époque, Montmartre et Montparnasse. Avec la complicité de Breton, Aragon, Éluard, Duchamp et Tzara,

le poète « *sans fouet ni miroir* », comme l'a appelé René Char, élabora en ce lieu un projet artistique fécond dans le sillage du cubisme.

Lui qui passa la deuxième moitié de son existence dans la solitude de l'abbaye de Solesmes avait-il franchi le portail de l'église Notre-Dame de Clignancourt ? Peut-être. En tout cas, une visite de ce lieu de culte s'impose pour son grand orgue Mercklin de la fin du XIXe siècle et ses vitraux signés Charles Lorin, qui datent de 1932.

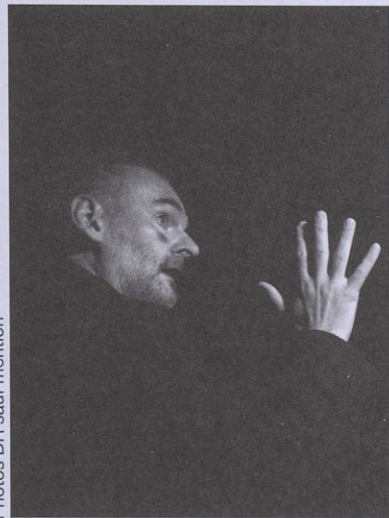
Nous voici dans la partie en pente douce de la rue du Mont-Cenis qui va jusqu'à la rue Belliard. Point de sites remarquables, mais une voie tranquille, où alternent immeubles d'habitation, commerces, cafés et librairies. Elle n'a pas connu de grandes transformations urbanistiques depuis un siècle, sauf dans la partie comprise entre la rue Versigny et le boulevard Ornano.

Le 143 sera notre dernière étape. Ici, Eugène Dabit a vécu les premières années de son enfance, entre 1899 et 1903. L'auteur de *L'Hôtel du Nord*, dont Marcel Carné tirera un film inoubliable, a évoqué dans *Faubourgs de Paris* le cadre de ses années de jeunesse, de la Goutte d'Or à Montmartre, de la porte de Clignancourt à Jules Joffrin. Les écoles occupent dans ce livre une place de choix, en particulier la maternelle en face de l'église Saint-Bernard dans le quartier de la Goutte d'Or et la « grande école » située au coin des rues Championnet et du Poteau. Un livre à lire ou à relire (Gallimard, collection L'Imaginaire).

Dominique Delpirou

18e Sortir

Théâtre Le Silence du miroir



Photos DR sauf mention

• Jusqu'au 7 mai à la Manufacture des Abbesses. De Matéi Visniec, mise en scène de Bruno Abadie. 7, rue Véron, 01 42 33 42 03.

Chaque soir, un homme sort de ses poches un tas de débris. Que lui arrive-t-il ? Et pourquoi ? Tel est le pitch un brin énigmatique de ce seul en scène créé par Bruno Abadie. Adaptée d'un recueil de l'écrivain franco-roumain Matéi Visniec, *Le Théâtre décomposé ou l'homme-poubelle* (L'Harmattan, 1996), la pièce parle « de l'enfermement de l'homme dans sa solitude, de sa peur et de son rejet des autres, des ravages de la dictature avec sa manipulation des masses et ses lavages de cerveaux, de l'anxiété face à la déshumanisation... » Un spectacle salué par la critique au Off d'Avignon en 2014 et 2016. **A.F.**

Théâtre Cut

• Jusqu'au 22 avril à La Reine blanche. 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96. D'Emmanuelle Marie, mise en scène de Christine Massa.



Trois femmes parlent de « ça ». Elles explorent le sujet de manière crue et jubilatoire... Cette pièce d'Emmanuelle Marie (auteure de *Blanc*, voir *Le 18e du mois* n°247, mars 2017), fait référence par son titre au cinéma : un cut est le passage sans transition d'un plan au suivant. Ici, une série de témoignages qui se juxtaposent ou se superposent nous parlent du rapport des femmes à leur sexe, dans un texte que l'auteure, décédée en 2007, disait ne vouloir « ni sociologique, ni érotique, ni pornogra-

phique », se contentant de « dire simplement comment on vit avec "ça" ». Un très beau texte que Christine Massa met en scène ici en y intégrant un homme pour symboliser le « dialogue plus ouvert entre hommes et femmes d'aujourd'hui ». **A.F.**

Théâtre Focus Annie Baker

• Jusqu'au 11 avril, *Les Aliens* (compagnie Public Aléa), et jusqu'au 12 avril, *Cercle miroir transformation* (compagnie Elapse), à l'Étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Qu'il est agréable de pouvoir découvrir des auteurs étrangers peu traduits et représentés en France. Star aux États-Unis – elle a reçu le prix Pulitzer en 2014, à 35 ans, pour sa pièce *The Flick* non traduite en français – Annie Baker est pourtant une quasi-inconnue de ce côté-ci de l'Atlantique. L'Étoile du Nord rend accessible une partie de son œuvre en présentant deux de ses pièces en parallèle. Dans *Cercle miroir transformation*, cinq personnes s'affrontent et se découvrent au gré d'un stage de théâtre. Il y a là James, le mari de la professeure de théâtre Marty ; Schultz, menuisier divorcé ; Theresa, comédienne en pleine remise en question, et Lauren, une adolescente. Au fil des semaines, ces personnages vont se confronter à leurs limites pour les dépasser, enlever leurs couches sociales pour se mettre à nu. Le britannique Nick Millet a traduit (avec Patricia Morejón) et mis en scène cette œuvre, créée à New York en 2009, d'une dramaturge selon lui « fondamentalement optimiste » qui « cherche à exposer notre humanité ». Dans *Les Aliens*, second opus de ce Focus, nous faisons connaissance avec un trio formé par deux trentenaires marginaux qui initient un ado à la poésie de Bukowski et au rock contestataire. Traduite par Ronan Mancec, la pièce est aussi, selon le metteur en scène Benjamin Guyot, une jolie « méditation sur notre rapport à l'inconnu ». **A.F.**



© Estelle Gautier

Danse Samedi détente

• Du 25 au 28 avril au Théâtre des Abbesses. De la chorégraphe Dorothée Munyaneza. 31 rue des Abbesses, 01 42 74 22 77.

Dorothée Munyaneza redonne vie à ses souvenirs de jeunesse. Qui se confondent avec le génocide au Rwanda. *Samedi détente* était le nom d'une émission de radio qui diffusait des chansons venues d'ailleurs. Les enfants les apprenaient pour les chanter le lundi suivant à l'école. Des moments paisibles avant que tout bascule, le 6 avril 1994. « *Qui aurait cru qu'un jour on dormirait dehors, à la belle étoile sur une bâche en plastique, au milieu des morts et des vivants, des vaches... et des bananiers ?* », demande la chorégraphe. Par la danse et le chant, elle raconte l'impensable, la peur, l'exode. Elle rappelle le souvenir des lieux qu'elle a aimés et des personnes disparues. **S. Ci.**



Théâtre (Super) Hamlet

• Du 18 au 22 avril au Théâtre des Abbesses. D'après William Shakespeare, mise en scène de Samuel Hercule et Météilde Weyerhans. 31 rue des Abbesses, 01 42 74 22 77.

Comment le prince adolescent Hamlet prépare sa vengeance sur son oncle Claudius, l'homme fort du royaume qui a épousé sa mère après la disparition de son père... Hamlet est la plus longue (près de quatre heures !) et l'une des plus célèbres pièces de William Shakespeare. Les artistes de la Cordonnerie en proposent une adaptation plus courte en s'appuyant sur les contes de Charles et Mary Lamb qui ont réduit cette œuvre dans *Les Contes d'après Shakespeare*, en 1807. Des films muets sont projetés, et les artistes interprètent les dialogues, les bruits et la musique lors de formidables séances de ciné-spectacle. **S. Ci.**



Danse A Love Supreme

• Du 5 au 9 avril au Centquatre. D'Anne Teresa De Keersmaeker en collaboration avec Salva Sanchis. 5 rue Curial, 01 53 35 50 00.

En 1965, le jazzman mythique John Coltrane sortait *A Love Supreme*. Un album qui a marqué à jamais le monde du jazz par son avant-gardisme et sa qualité. C'est sur cette musique, une ode à Dieu, qu'Anne Teresa De Keersmaeker et Salva Sanchis ont décidé de faire bouger quatre jeunes danseurs qui s'abandonnent totalement à la spiritualité du musicien. Au rythme du saxophone de John Coltrane, les danseurs enchaînent les mouvements et traduisent l'élévation spirituelle et l'état de transe recherché par l'artiste. **S. Ci.**

Expo Autrement vu

• Du 3 au 13 avril, mairie du 18e, vernissage lundi 3 avril, 18h30.

Sont présentées les photos réalisées par les publics dits précaires des quartiers prioritaires porte de la Chapelle et Goutte d'Or, participant depuis un an au projet Sensibilisation au patrimoine et balades photographiques Goutte d'Or, Little Jaffna et la Butte Montmartre, de l'association OOK. Formés en ateliers à la photo et à la conduite de balades artistiques, ils ont pu découvrir des quartiers du 18e et leurs histoires, rencontrer d'autres participants et des habitants, s'engager dans un projet créatif et reprendre confiance. Sont mis en lumière les talents artistiques révélés par l'accompagnement et les compétences des artistes médiateurs de l'association, Pascale Nicoulaud, Hormoz & Gerardo Bricout. **A. K.**





Canopy Photos Façades II

• Du 14 au 30 avril (jeudi au dim.),
19 rue Pajol

Jean-Marie Virat, appareil en bandoulière, déambule dans la ville. Son regard se fixe sur les lignes horizontales et verticales des façades qui le surprennent. Façade d'immeuble, fenêtres, petits carrés construits... là une brèche, un store rouge, ici une fenêtre cassée, un reflet. Jean-Marie Virat vit à Paris dans le quartier de La Chapelle. Il photographie en amateur depuis vingt-cinq ans. Il a suivi une formation en photo de la Ville de Paris. «*Il y a un rythme musical, une histoire qui se trame, sur chaque façade*». Ce sont les traces, les égratignures et les défauts des constructions qui intéressent l'artiste en premier lieu. **A. K.**

Expo Dessine-moi un espoir !

• À partir du 19 avril, 189 rue Ordener.

Des artistes de la cité Montmartre aux Artistes exposent leurs œuvres sur les grilles de la cité et invitent chacun-e-s à exprimer leurs visions de l'espoir lors de médiations culturelles et à s'exposer avec eux. Rendez-vous pour le vernissage de l'exposition Dessine-moi un espoir ! par les artistes de la cité Montmartre, une journée placée sous le signe de la création collective !

Une exposition à ciel ouvert, en présence des artistes les jours de marché ou sur rendez-vous. **A. K.**



Dessins Victor Soren

• Galerie de la Halle Saint-Pierre,
jusqu'au 30 avril, 2 rue Ronsard.

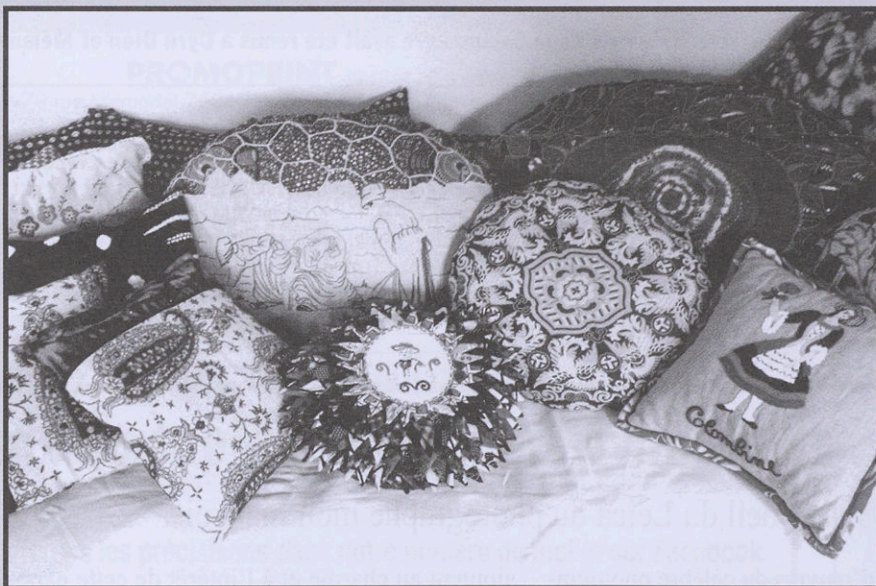
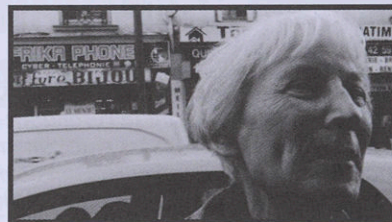
Consacrée pour sa plus grande partie aux dessins de Victor Soren illustrant l'ouvrage de Jean-Michel Maubert *Bestiaire suivi de Pénombres* (éd. Maurice Nadeau) publié en mars dernier, cette exposition met en lumière la place majeure du dessin. Les bêtes imaginaires de Soren renvoient aux monstres de l'enfance, à la fois effrayants et familiers. L'enfance est omniprésente chez l'artiste mais on l'imagine insatisfaite et ténébreuse. Les dessins au fusain et à la pierre noire subliment l'ombre et la lumière par des contrastes subtils. Par plusieurs couches successives superposées Victor Soren fait surgir en gros plan une image fabuleuse, tout droit sortie de la douceur angoissante des contes de fées. **A. K.**

Sortir 18e

Expo (Id)entités

• Jusqu'au 30 avril, L'Omadis,
43 rue Doudeauville.

L'exposition réunit une dizaine d'artistes sélectionnés. Pour la plupart étudiants (écoles d'art, universités etc.), ils habitent souvent le 18e. Riche d'entités et d'identités, l'exposition permet de confronter les différents regards en faisant communiquer les œuvres. Parmi celles-ci, des photographies contemporaines reflétant le 18e sous plusieurs angles, des gravures et des linogravures, une sculpture et également des documents d'archives. *(Id)entités du 18e* est une exposition à visée artistique et sociale, menée par Léa, Aby, Gabriela, Sara, quatre étudiantes en médiation culturelle à la Sorbonne. Vernissage le 1er avril, à partir de 18h, avec un concert de jazz. Evénements prévus au cours de l'exposition (dates à venir). **A. K.**



Galerie 3F Tissus et céramiques

• Catherine Maruani, Annabelle Rebière et Kitterie Verdier
Du 24 au 30 avril, 58 rue des Trois Frères.

Hôte de l'air à la retraite, Catherine Maruani a toujours été passionnée par la couture. Elle vient d'obtenir son CAP de couturière (en candidature libre) et termine une formation de modélisme et de montage de vêtements. Au cours de ses voyages, Catherine a accumulé des tissus du monde entier, plus particulièrement d'Afrique de l'Ouest, de Chine et d'Inde. Elle assemble ces tissus du monde en coussins avec des broderies Hardanger, à la mode des années 30/40. Cette broderie à points comptés et motifs découpés venue de Norvège est peu connue en France. Chaque coussin est une pièce unique. Elle présente également d'autres créations textiles, tels courtépentes et sacs. Elle a créé récemment sa société, La Grisette, en hommage aux ouvrières et petites mains à la mode au XIXe siècle. Sont invitées à cette exposition deux céramistes : Annabelle Rebière, ancienne élève de l'Ecole Boulle qui a beaucoup peint Paris, présente ses bols, assiettes, plats, théières ainsi que des services de table. Puis Kitterie Verdier, architecte, diplômée des Arts déco Paris qui réalise surtout des petites pièces contemporaines. **M. C.**

Réservez votre date !

**Débat à l'occasion des législatives
le mercredi 31 mai**

**Organisé par le 18e du mois et
la section 18e de la Ligue des droits de l'Homme**

**Toutes les précisions dans notre numéro de mai
et sur Facebook**

18e Culture

Des écoliers du 18e membres d'un jury littéraire

Deux classes de l'école Françoise Dorléac et le centre d'animation La Chapelle ont dit oui à la proposition du Festival du livre et de la presse d'écologie (Felipe).

Le Prix de La Salamandre junior, « revue des explorateurs nature de 8 à 12 ans », récompense un auteur dans les domaines de l'environnement, l'écologie, la nature. De jeunes lecteurs du niveau fin de primaire, et eux seuls, sont les jurés. Ils étaient d'ailleurs étonnés et ravis, lors de la présentation le 23 mars, de savoir que leur vote allait permettre à l'auteur de gagner de l'argent ! Cette année, ils devront départager six auteurs avant d'assister à la remise du Prix au lauréat, lors d'un petit-déjeuner le 28 juin à La Recyclerie. Différents genres – fiction, documentaire ou guide pratique – sont en lice. Et six livres à lire en entier d'ici début juin, c'est un vrai défi !

Un projet rassembleur

Jessica et Laura, les deux enseignantes qui font participer leurs classes à ce prix, avancent plusieurs raisons. Tout d'abord, « la résonance avec les projets de l'école qui a mis en place un jardin pédagogique avec des arbres fruitiers, un compost, un poulailler et a instauré le tri à la cantine ». Et puis, au-delà du thème, le prix implique « d'établir une grille de lecture, de discuter, partager entre eux à partir du livre ». Toutes deux sont enthousiastes et heureuses de voir que, dans cette école classée REP + (Réseau d'éducation prioritaire), le livre et l'écologie « ça rassemble ». Pour elles, l'engagement professionnel (l'éducation au développement durable fait partie des programmes) rejoint « le volet personnel ». Et pendant que tout le monde se met à la lecture, un programme de rencontre des écrivains sélectionnés, de leur traducteur ou de l'illustrateur va se mettre en place pour accompagner le projet.

Danielle Fournier



En 2016, dans le cadre de la Recyclerie, le Prix de la Salamandre avait été remis à Cyril Dion et Mélanie Laurent pour leur ouvrage « Demain ».

Six livres en lice

- Isabel Thomas : *23 trucs trop rigolos pour devenir un éco-héros*, Éditions Rustica.
- Louis Sachar : *Chemins toxiques*, Éditions Gallimard jeunesse.
- Elise Rousseau et Dorothée Jost : *Écolo en herbe pour une planète au top*, Éditions La Martinière Jeunesse/Bulle d'air.

- Hélène Rajcak et Damien Laverdunt : *Les mondes invisibles des animaux microscopiques*, Éditions Actes sud Junior.
- Yacine Aït Kaci : *Bienvenue dans ton monde*, Éditions Nathan Jeunesse.
- Bénédicte Moret et Jérémie Pichon : *Les Zenfants presque zéro déchet : ze mission*, Éditions Thierry Souccar.

Quand amateurs et professionnels chantent ensemble !

19 avril 19h (répétition) et 20h (concert). À nouveau, amateurs et professionnels chantent ensemble dans le cadre des concerts participatifs organisés par le Centre Clignancourt de Sorbonne Universités (COSU). Cette fois-ci, ce seront des extraits de *Carmen* de Bizet. Les chanteurs amateurs se présenteront à 19h pour l'unique et ultime répétition d'avant concert, mais peuvent s'entraîner dès maintenant en allant sur la rubrique « préparez-vous au concert » du site qui offre partitions, extraits musicaux et version PDF du concert. Alors à vos gammes !!! **B. B.**

q Centre Clignancourt : 2, rue Francis de Croisset.
cosu.sorbonne-universites.fr

Le livre de jeunesse solidaire tient salon à la porte Montmartre

Fin avril, la semaine du livre solidaire met le thème du voyage à l'honneur. Deux temps forts sont programmés. D'abord, le salon ouvrira ses portes dimanche 30 avril de 14h à 18h, dans trois lieux de l'avenue de la porte de Montmartre : La bibliothèque Jacqueline de Romilly au n°16 de l'avenue ; au centre social Maison bleue, au 247 ; et au centre Paris Anim' Binet au 28. Au programme, expositions, at-

eliers, animations, dédicaces et vente de livre jeunesse à 80 centimes d'euros.

Autre temps fort : du lundi 24 avril au vendredi 28 avril, des spectacles de contes à destination des écoles du quartier. Le vendredi 28 avril à 19h : soirée littéraire tout public organisée par la compagnie Résolutions, 8 rue Camille Flammarion. **N. D.**

□ Renseignements : 01 21 28 76 63.

Roger Schall à nouveau chez lui à Montmartre

Les années 30 sous l'oeil du Leica du photographe montmartrois.

Une trentaine d'œuvres du célèbre photographe français des années 30, Roger Schall (1904-1995) est exposée dans le cadre du Mois de la photo, à l'initiative de Pierre Theodor, agent d'artistes et galeriste itinérant.

À l'hôtel Déclat, boutique-hôtel de prestige dédié à la photo, les portraits de Pomme ou de La Môme Bijoux, personnalités du Montmartre de jadis, en format 18 x 18 ou plus grand (80 x 80), tentent de voler la vedette aux stars de cinéma Danielle Darrieux et Michèle Morgan. La tour Eiffel, les bouquinistes du quai de la Mégisserie

ajoutent au charme et à l'intérêt de cette exposition. Auteur de dizaines de milliers d'œuvres (mode, portrait, nature morte, reportage), l'artiste qui possédait, avenue Junot, un studio devenu agence de photos diffusant des images dans les magazines internationaux (*Vu*, *Vogue*, *Picture Post*, *Bystander*, *Life*, *Match*), dut mettre un terme à l'activité de l'agence en 1939. Entre 1932 et 1939, 10 000 photos seront publiées, dont environ 150 couvertures !

Démobilisé, Roger Schall a photographié Paris occupé puis libéré, réalisant des clichés noir et blanc en milieu urbain, de jour comme de nuit. En novembre 1944 il publie *À Paris sous la botte des nazis*, un livre préfacé par le général De Gaulle. Après 1945, il a retrouvé le plaisir de photographier la mode, y ajoutant l'image industrielle ou publicitaire, avant de se consacrer à la gestion de ses foisonnantes archives de plus de 80 000 photos. Talentueux contemporain de Doisneau et Brassai, il n'a, selon Pierre Theodor, « rien à envier » à ces deux grands maîtres de la photographie.

Jacqueline Gamblin

□ Jusqu'au 30 avril, tous les jours de 13h à 18h, 17 rue Duquesne. Contact Pierre Theodor 06 09 66 37 15.

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

**Réservez votre date !
Débat à l'occasion des législatives
le mercredi 31 mai**

**Organisé par le 18e du mois et
la section 18e de la Ligue des droits de l'Homme**

Toutes les précisions dans notre numéro de mai et sur Facebook



- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 15 €
- ☐ Je m'abonne pour un an (11 numéros) : 26 €
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 50 €
- ☐ Je m'abonne un an et j'adhère à l'association
des Amis du 18e du mois : 44 €
(26 € abonnement un an + 18 € cotisation)

- ☐ Je souscris un abonnement de soutien : 80 €
(26 € abonnement un an + 54 € cotisation)
- ☐ Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 26 €
- ☐ Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du
18e du mois : 44 € (26 € abonnement + 18 € cotisation)
- ☐ J'adhère à l'association : 18 €
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger : 31 €

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : **Prénom :**

Adresse :

..... **E. mail :**

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée **par écrit**. Merci.

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

Trilib', une réponse de la mairie du 18e

Suite au courrier de E.Cagneau, voici quelques éléments de réponse de Gilles Ménède, adjoint à la propreté à la mairie du 18e.

Comme vous l'indiquiez dans votre courrier, une commission de suivi s'est tenue fin février et nous ne pouvons que constater que le bilan de l'espace de tri Ordener était satisfaisant en termes de résultats : sur cette unique station en un mois seulement, c'est 770 kg de matériaux recyclables et 410 kg de textile qui ont été collectés soit 1,2 tonne de matériaux en proie à une nouvelle vie.

La Ville et Éco-emballages ont initialement choisi de tester Trilib' au cœur de zones où la situation urbaine est dif-

ficile, afin justement de pouvoir ajuster le dispositif en fonction des usages qui sont parfois les plus complexes.

Nous prenons en compte bien sûr votre réclamation et vous informons que nous travaillons d'ores et déjà davantage sur la qualité et la quantité de nettoyage des stations en effectuant plusieurs passages par jour et un nettoyage approfondi une fois par semaine. Par ailleurs, très prochainement un dispositif test de fermeture partielle sera proposé pour le module rack à carton, qui est le plus concerné par les souillures signalées. Toute personne déposant des déchets non admis dans les espaces Trilib' fera l'objet d'une sanction de la part des services de la Ville. Une surveillance ciblée est en cours d'organisation avec les services de la nouvelle direction chargée de lutter contre les incivilités.

PETITES ANNONCES

■ **VEND DISQUES VINYLES** en coffrets (musique classique, Barbara, Greco, Brassens etc.). Contacter Jean Gouley 01 42 62 65 62

TARIF DES PETITES ANNONCES :
• Deux annonces gratuites par an (jus-

qu'à 240 signes) pour les associations abonnées. (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.) • Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes. • Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

**RETROUVEZ
le 18e du mois
sur les réseaux sociaux**



Taper facebook + Le 18e du mois



twitter : @le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

18e Les gens

Il chante depuis toujours, mais a osé tardivement en faire son métier et préfère les petites scènes au Zénith. Un parcours atypique porté par le hasard des rencontres.

Philippe Bogé : chanter même dans la rue

© Charlotte Watelet

Il fallait que j'aille à Paris. » C'est ainsi que Philippe Bogé arrive à la capitale, en 1987, pour trouver un travail. De ce qui s'est passé avant – son parcours, son histoire, sa famille, ses amis – on ne saura que quelques bribes, notamment qu'il est originaire de Nevers et qu'il a habité La Rochelle. Il vit d'abord dans le 13e puis emménage dans le 18e : « *Je n'étais pas content d'être là. Je ne connaissais personne* ». On imagine un jeune trentenaire timide et réservé.

Chanteur à 37 ans

En 1990, son jeune frère tombe gravement malade et est hospitalisé à Bichat. C'est lui qui le pousse à chanter. Le dimanche, à l'hôpital, l'association *La Plage* organise un spectacle pour les malades, l'équipe soignante et les visiteurs. L'occasion fait le larron. « *À La Plage, comme il dit, j'ai osé faire devant un public ce que j'aimais depuis toujours : chanter* ». Il fait des rencontres qui l'amènent dans divers lieux de la capitale, avec son répertoire de chansons françaises : Piaf, Trénet, Aznavour, Lama, Barbara. À l'époque, il travaille dans un établissement financier, au service contentieux.

Et puis, en 1995, il quitte ce travail alimentaire et devient chanteur... comme un hommage posthume à ce frère qui lui a permis de se lancer : « *Vas-y, vas-y ! C'est ce que tu aimes !* » Il chante dans la rue, au chapeau... et se fait embarquer un jour au commissariat pour occupation illégale du domaine public, à la surprise des agents du poste qui se demandent « *ce que le chanteur Piaf a fait* » ! Il s'en sort avec une amende de 800 francs d'alors. Ça ne l'arrête pas pour autant.

Le Petit conservatoire

Entré dans le métier à la fois tardivement et sans formation, ni auteur, ni musicien, Philippe a envie d'apprendre, de progresser. Il découvre par hasard que Mireille continue de donner des cours au Petit conservatoire de la chanson. Elle a formé des générations de chanteurs : Alice Dona, Hervé Cristiani, Yves Duteil, Françoise Hardy, ou encore Alain Souchon. Quand il se rend au premier cours, il arrive à l'heure mais... « *Le cours avait commencé plus tôt et je ne le savais pas. Je me suis fait ramasser ! J'ai chanté La Bohème. À la huitième mesure, elle m'a arrêté : Vous chantez en français ? J'aimerais comprendre ce que vous dites !* » Le cadre est posé : elle sera dure et exigeante.

« *À l'époque, je disais : elle exagère ! Mais elle a eu raison. Avec elle, j'ai beaucoup appris. Je lui dois beaucoup.* » Et d'évoquer avec émotion le dernier cours : « *On ne savait pas que c'était le dernier... Je lui ai chanté La Mamma en m'adressant directement à elle. Je ne me suis pas trop fait engueuler.* » Il dit ça comme s'il avait



reçu un compliment. Mireille est décédée peu de temps après.

Jusqu'au Zénith

Philippe continue à chanter dans des « boîtes à chanson » : de temps en temps au Paris aller-retour, le « Petit Olympia », près de la place des Vosges. C'est là qu'il rencontre Oscar Sisto, le futur prof de théâtre de la Star Academy, qui lui

Je n'ai pas besoin d'artifices quand je chante, je suis pleinement vivant, je suis bien.

donne des cours d'interprétation et l'encourage à poursuivre dans cette voie. Il est repéré pour chanter à la Chance aux chansons *Un tango argentin*. Un soir, une dame lui demande de chanter Brel ; il décide alors de monter un récital Brel avec un ami pianiste, Stéphane Lemaire. Dans la salle, une responsable de production lui propose de chanter au Zénith. Il n'a jamais fait de scène aussi importante ; hésitant, il cède à la pression de cette dame qui lui lance : « *Il faudrait peut-être savoir ce que vous voulez !* » Il remplace ainsi Patrick Fiori pour les Étoiles du

music-hall, en 1998. Mais il n'en garde pas un grand souvenir : « *J'ai eu trop peur, trop le trac !* »

Il chante une nouvelle fois au Zénith, pour un festival d'accordéon, devant « *seulement* » 5 000 personnes. Mais c'est sur les plus petites scènes qu'il préfère se produire. Il commence à chanter dans son quartier, alors que jusque-là il en avait un peu peur. Il fait des après-midis chanson au Théâtre de Dix heures. Michel Miletti, codirecteur, lui dit : « *Il vous faudrait vos propres chansons* ». Alors il se lance et écrit quelques textes. En 2005, il est en première partie de Daniel Guichard au Palais des congrès du Mans. C'est la dernière grande scène où il se produit.

Relations simples et intimistes

Le bouche-à-oreille fonctionne. Philippe se produit aujourd'hui dans différentes petites salles intimistes. C'est la formule qu'il préfère, sans doute parce qu'il reste timide et réservé. Il aime être proche de son public : « *Je n'ai pas besoin d'artifices quand je chante, je suis pleinement vivant, je suis bien.* » Et c'est ce qui compte pour lui. Tous les troisièmes mercredis, il propose son répertoire à la Chope de Château-Rouge, rue de Clignancourt. Et régulièrement au Chansonnier, dans le 10e tout proche. Il est aussi de nombreuses fêtes de quartier. Il chante en appartement, nouvelle tendance forte de diffusion de la culture parisienne.

« *Et même dans la rue, je chante. Si on se croise et que vous m'entendez, ne vous méprenez pas, je ne parle pas tout seul. Je chante. J'aime chanter, c'est comme ça...* »

Les plus beaux hommages qu'on lui a rendus sont simples, comme les liens qu'il tisse. Il se souvient avoir chanté aux obsèques d'une dame « *avec beaucoup d'émotion. Ses proches ont été très touchés.* » Il parle aussi de ses interventions dans des hôpitaux, des centres pour travailleurs handicapés : « *Je vois que ça agit comme une thérapie pour les gens, et ça, c'est bien ! C'est ce qui me plaît.* »

Celui qui avait très peur de se retrouver devant un public semble avoir filé vers son rêve, sans faire semblant mais, selon lui, « *pas dans une optique carriériste. J'ai eu de la chance, des gens qui m'ont encouragé. J'avais très peur de me retrouver devant un public. Le ciel a fait que hop hop hop... Aujourd'hui, je fais ce que j'aime.* »

La nouveauté de ces prochains mois, c'est la sortie d'un album de neuf de ses chansons. Celles qu'il chante en concert et que les habitués connaissent déjà. « *Oui, peut-être faut-il dire "enfin". Maintenant je suis prêt.* »

Sophie Roux